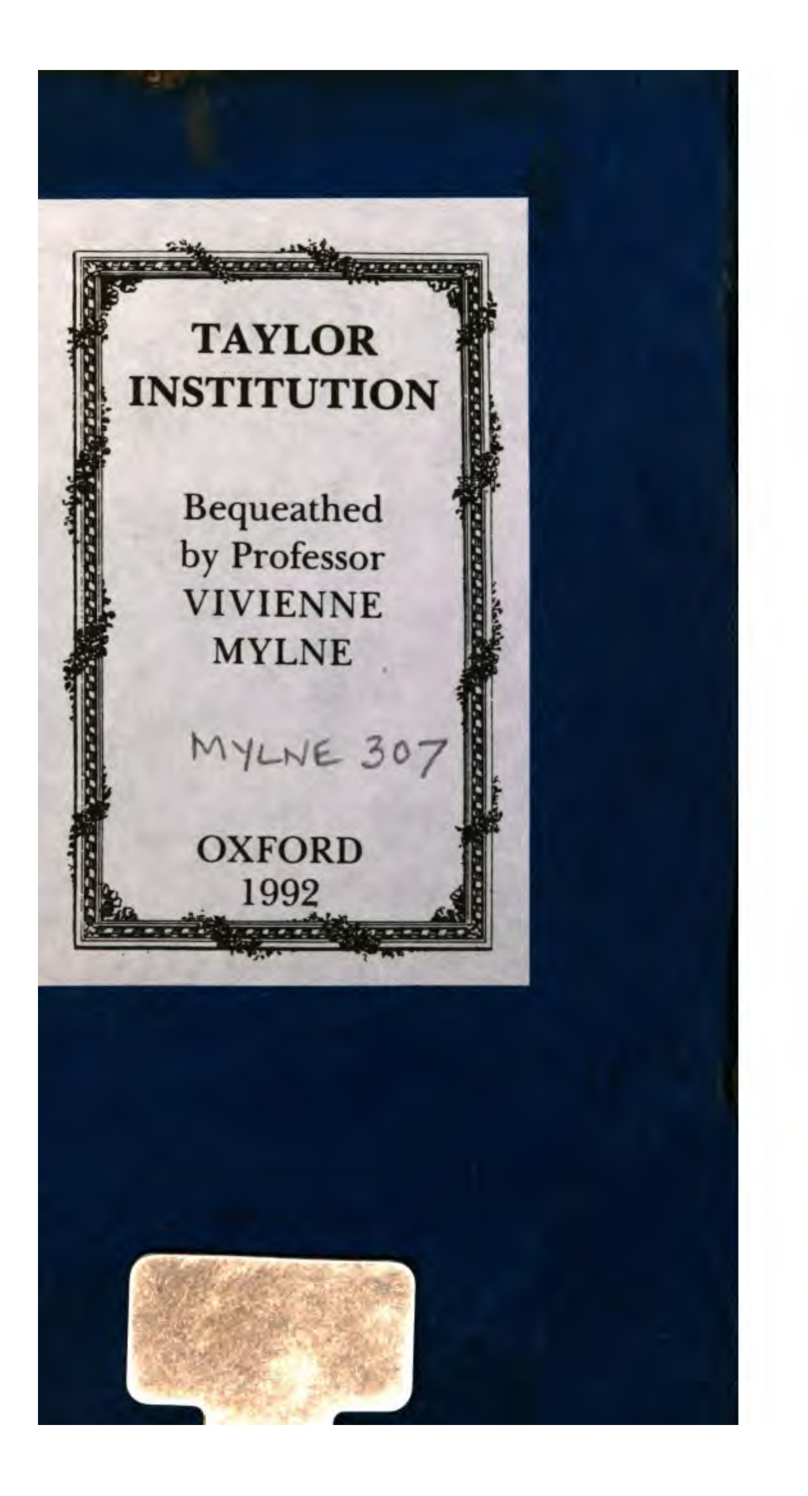
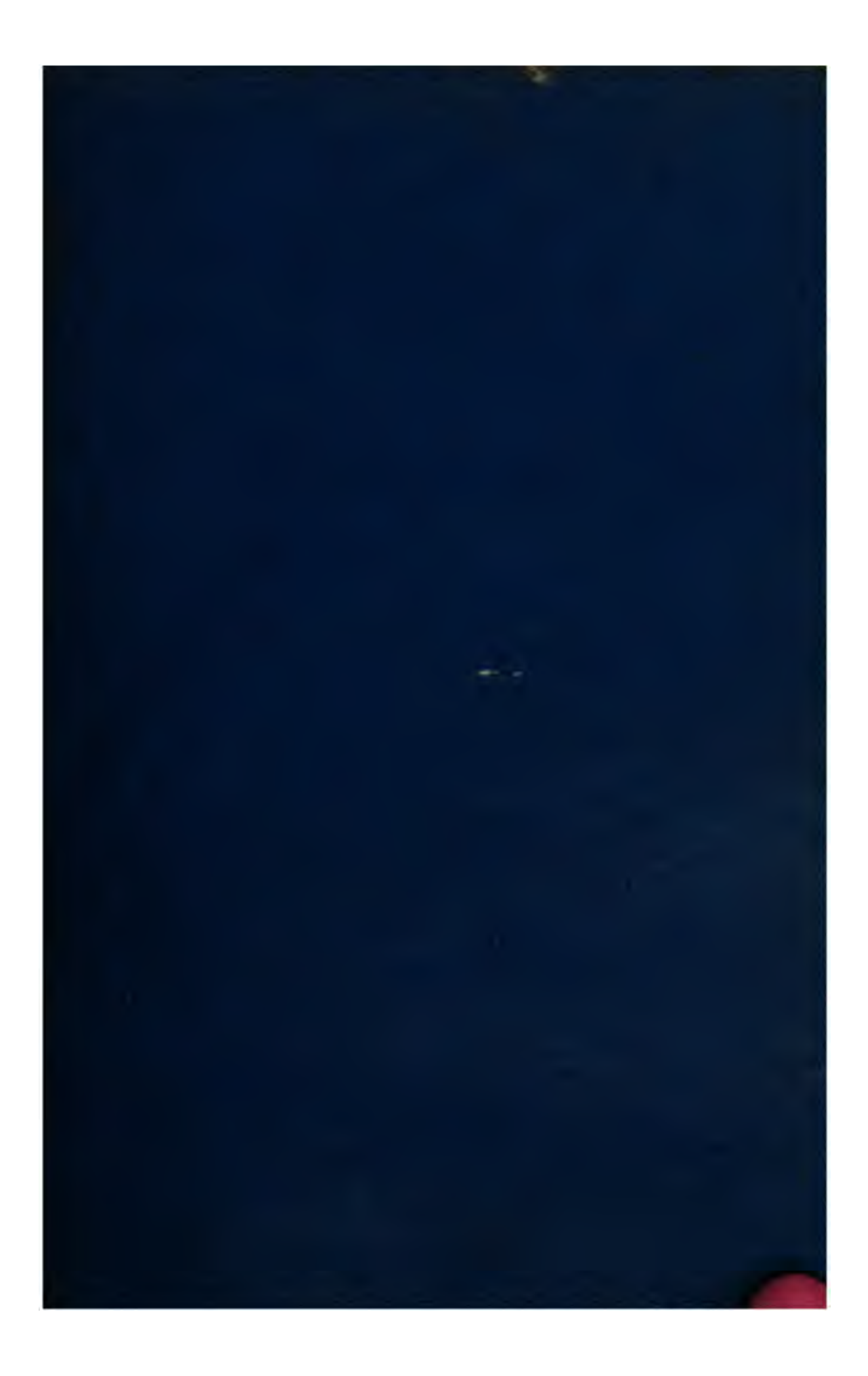




TAYLOR
INSTITUTION
Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE
MYLNE 307
OXFORD
1992



Édition d'Amsterdam de 1772 suivie d'une pièce [illegible] [illegible]

Part 2 only

LES MALHEURS *DE L'INCONSTANCE*, *OU* LETTRES DE LA MARQUISE DE SYRCÉ, ET DU COMTE DE MIRBELLE.



A AMSTERDAM,

Et se trouve A PARIS,

Chez DELALAIN, Libraire, rue de la Comédie Françoise.

M. DCC. LXXII.



F. M. Queverdo inv.　　　　De Longueil, Sculp.



LES MALHEURS DE L'INCONSTANCE.

LETTRE PREMIERE.

Du Comte, à la Marquise.

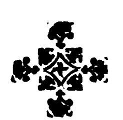
Ce n'est plus un mortel qui vous écrit. Vous m'avez créé une ame nouvelle ..... vous m'avez transmis la vôtre. Je franchis l'intervalle qui me sépare de vous...... Je vous vois, vous parle, vous entends ; je vous presse dans mes bras ; je meurs sur votre sein ; tous mes sens frémissent ; tous mes souvenirs sont brûlans ....

mais c'est mon cœur seul qui jouit. C'est-là que le bonheur survit à l'ivresse, que les desirs se cachent, & que la délicatesse renferme tous les motifs de mon pardon. Ah ! je ne m'excuse point, je suis trop heureux pour avoir été coupable. O délices non encore goûtés, réunion de tous les plaisirs... de tous les sentiments, résistance de l'honnêteté vaincue par la passion, larmes de la pudeur essuyées par l'amour, extases qui ouvrez les cieux, retracez-vous à moi, occupez, embrâsez ma nuit, fixez sous mes yeux les traits enchanteurs de ce que j'aime, tels qu'ils sont gravés dans mon ame !..... Vous que rien n'éclipse, que rien n'égale, vous que l'on juge si mal, que l'on connoît si peu, honorez de vos regards l'expression vraie d'un cœur pénétré de reconnoissance & d'amour..... De quelle foule de charmes, de quels trésors je me suis vu le maître !....

Que de beautés ! quelle modestie ! . . . ah ! qu'elle ne craigne rien ; le sentiment jouit, se rend compte & se tait : il s'enveloppe du voile qu'ose écarter le desir, connoît tout le prix d'une voluptueuse réserve, & tranquillise la pudeur au sein même de l'abandon. En ce moment, que faites-vous ? un sommeil paisible ferme-t-il ces yeux charmans, où mes destinées sont écrites ? un rêve favorable me peint-il à vos pieds ardent à la fois & soumis ? Quand je vous ai quittée. . . . . . que dis-je ? quand je me suis arraché à vous, quand vous m'avez ordonné de vous fuir, votre main n'a point serré la mienne, vous étiez tremblante, vous abandonniez le lieu de mon triomphe ! . . . l'asyle de mon bonheur, plutôt en victime timide qu'en amante idolâtrée. . . . . Quelques soupirs vous échappoient ; j'ai senti couler vos pleurs ! . . . des pleurs ! vous ! ah ! n'en répandez point, gardez - vous

d'en répandre..... Reposez sans inquiétude, reposez dans le sein des illusions douces, & d'une sécurité profonde: moi, je veille pour penser à vous; je ne m'en fie point à des songes du soin de me retracer votre image.

P. S. Je dépêche un Courier vers vous; demain dans la matinée vous recevrez ma Lettre. Ne pouvant charmer près de vous les heures solitaires de la nuit, je veux m'emparer au moins des premiers instans du réveil.



LETTRE II.

De la Marquise, au Comte.

MALHEUREUSE! où suis-je? comment pourrai-je échapper aux reproches de mon cœur? ils sont affreux. De quel droit avez-vous forcé l'asyle où je m'étois sauvée? je vous fuyois, c'étoit assez m'expliquer; c'étoit assez vous dire combien je tenois encore à des devoirs respectables, & que j'ai violés tous! avec quelle force ils se retracent à mon esprit! Je ne puis songer sans effroi à l'époux que je trahis; j'oublie ses torts, je ne vois que les miens. J'ai brisé tous les nœuds qui me lioient à la société; j'y deviens étrangere, & c'est vous, hélas! c'est vous qui m'avez conduite dans ce piége épouvantable! Quels sont vos titres? vous

avois-je dit que je vous aimois ? &, quand je vous l'aurois dit, moins coupable que vous n'êtes, vous le seriez encore, ... avant d'obtenir l'aveu de l'amour, vous en arrachez la preuve. Quel Dieu m'a livrée à vous ? hélas ! Il sembloit que la nature entiere eût médité mon malheur. Je vous abhorre, je me déteste, je tremble en prononçant votre nom ; fuyez-moi, fuyez-moi pour jamais. . . . . . . Que dis-je ? ô Ciel ! j'en frémis, je ne me connois plus, mes soupirs me trahissent, mes larmes coulent, un crime en attire un autre. Oui, je vous aimois . . . . c'est du sein des remords, de la plus horrible agitation que part le cri d'un cœur qui n'a plus rien à taire ni à cacher ; je vous aimois, &, quand je dois vous haïr. . . . . Qu'entends-je ? on entre chez moi, on m'apporte une Lettre . . . . elle est de vous ; je frissonne ! . . . . . qu'ai-je lu ? cesserois-je de me repentir ? Quel trouble !

qu'est devenue ma colere ! un nuage que je crains d'écarter m'a presque dérobé votre crime ; je n'ai plus le courage de vous le reprocher. . . . . . Ah ! connoissez tout l'excès de ma foiblesse ; ce n'est plus que par cet excès même que je puis me relever à mes yeux, aux vôtres, à ceux de l'univers. M'aimerez-vous toujours ? m'estimerez-vous encore ? rien ne peut rassurer mon cœur ; rien n'égale le désordre, le déchirement, l'état où je suis ; je n'oserai plus vous regarder, je crains de vous revoir, & je ne peux plus vivre sans vous voir . . . . vous que j'adore, & qui n'en êtes plus digne, est-ce vous qui avez abusé de ma tendresse, trahi vos sermens, résisté à mes prieres ? est-ce bien vous ? pardon, mille fois pardon ! je n'accuse que moi ; j'ai tort, je l'ai seule ; j'avois compté sur mes forces . . . . . elles m'ont abandonné. Quels malheurs j'envisage ! de quels abîmes suis-je

entourée ! . . . Vous êtes parti, je suis seule, votre absence me livre à mes réflexions ; le silence de la nuit les rend plus sombres encore ; la paix que mon cœur a perdue, & que j'envie à tout ce qui m'environne, le repos dont ils jouissent, tandis que l'amour & le repentir veillent, tout me fait sentir ce que je ne faisois qu'entrevoir, quand vous étiez près de moi; je me cachois dans vos bras, j'y étois moins malheureuse. Je suis à vous, je suis à vous pour jamais, & je pleure ! . . . J'aï donc tout sacrifié, honneur, préjugé, gloire, tout ce qui me fut, tout ce qui devoit m'être sacré! hélas ! tout, . . . jusqu'aux droits que j'avois à votre estime ! Vous m'avez tout ravi, & je sens encore plus votre bonheur que mes torts, & mes craintes & mes pertes. . . . Vous l'avez voulu, cruel, vous avez pu vouloir ce qu'il m'étoit défendu de vous accorder, ce que j'espérois n'accorder jamais ? Con-

tente de vous aimer, de vous voir, de passer tous les momens de ma vie à vous souhaiter, à vous attendre, à m'occuper de vous, l'orgueil de n'avoir point de reproches à me faire, m'adoucissoit la douleur de mes refus ; je pouvois lever les yeux sur vous, & descendre dans mon intérieur sans rougir ; votre cœur suffisoit au mien, & la pureté de mes sentiments en étoit l'excuse ; aujourd'hui. . . . . . Dieu ! aujourd'hui ! . . . que je suis coupable ! je souffre, & je l'ai mérité. Vous qui me coûtez bien des larmes, & qui me les rendez cheres, vous, qui êtes à présent le maître de ma réputation, de ma vie, de mon sort ; vous à qui j'appartiens toute entiere, dussent un jour tant de sacrifices diminuer de prix à vos yeux, vous ne m'ôterez jamais le bonheur d'avoir fait le vôtre. Ne comptez pas sur ma légereté apparente ; oui, oui, ma foiblesse ellemême est le gage de ma constance ;

vous pouvez me rendre bien malheureuse ; mais rien, rien à présent ne pourroit me détacher de vous . . . pas même votre ingratitude.

P. S. Il est huit heures du matin ! je ne me suis point couchée. Je suis d'un accablement ! . . . . que je suis loin de vous ! je viens de relire votre Lettre . . . , je vais la relire encore, elle m'attendrit . . . me console ; mais hélas ! votre ivresse est-elle vraiment de l'amour ?



LETTRE III.

Du Comte, à la Marquise.

QUELLE Lettre ! elle prolonge mon ravissement, elle ajoute à mon délire, & vous pleurez ! . . . . . vous pleurez ! c'est moi qui fais couler vos larmes ! Ah ! je tombe à vos pieds, & j'y implore mon pardon, sans cesser d'adorer mon crime. . . . Je n'étois plus le maître de mes transports ; égaré, éperdu d'amour, je ne voyois plus, je n'entendois plus ; la foudre auroit tombé, ses éclats ne seroient point venus jusqu'à moi ; sans arrêter mon audace, elle eût éclairé mon bonheur : ne le troublez point, vos inquiétudes me désesperent. Vous, étrangere à la société ! vous, qui en êtes l'ornement, qui en serez toujours le charme ! Dites, dites, cruelle, quels

sont les liens que vous avez brisés ? seroient-ce ceux qui vous unissent à un époux dont l'indifférence vous outrage ? Devez-vous le sacrifice de votre cœur à qui vous a ravi le sien ? Les femmes n'ont-elles que la triste vertu d'être fidelles à de perfides époux, & le Ciel qui les forma, ordonne-t-il que dans leurs plus belles années elles se traînent aux pieds des autels pour y sceller leur esclavage, & jurer elles-mêmes leur infortune ? Ce préjugé m'indigne, il est barbare, il n'est pas fait pour vous. Femme céleste, mais injuste, séchez vos pleurs, dissipez vos regrets, livrez-vous sans crainte aux impressions d'une ame sensible ; celles qui sont les plus vives, celles qui sont les plus cheres, doivent être les plus sacrées. Ne craignez point d'avoir perdu quelque chose à mes yeux. Que ne puis-je vous ouvrir mon cœur, ce cœur où vous êtes souveraine ! Que ne pouvez-

vous y voir les progrès que vous y faites! Je serai vrai; je vous connoissois mal. J'en rougis . . . cette erreur est affreuse, plus affreuse que je ne puis vous l'exprimer : votre derniere Lettre est un trait de lumiere qui m'a pénétré. Oui, oui, mon bonheur vous embellit, il vous rend dans toute sa pureté l'estime que vous craignez d'avoir perdue. Une foiblesse telle que la vôtre n'enleve rien, & l'ame qui se donne ainsi, doit s'enorgueillir de s'être donnée. Je vous aimois avant mon triomphe; depuis, je vous adore. Que le monde est cruel! qu'il est aveugle! vous êtes vengée. Cessez de vous croire coupable : c'est moi qui l'ai été, qui le suis. . . . qui ne veux plus l'être. . . . . . Mon désordre est extrême . . . . & vous restez où vous êtes! & vous n'êtes point entraînée vers moi! Qui vous arrête? pourquoi n'êtes-vous pas ici? La solitude nourrit votre chagrin . . . . . revenez, je

vous en conjure ; n'évitez point mes yeux, ils ne vous offriront que le plus tendre amour. . . . Je suis plus agité que vous . . . mon ame est oppressée, elle attend la vôtre ; je ne respire point dans votre absence.



LETTRE IV.

De la Marquise, au Comte.

Il est donc vrai, vous aviez des préventions contre moi, & peut-être hélas! n'aviez-vous point d'amour? Qu'ai-je dit? . . . malheureuse! quoi, je me serois donnée à un parjure dont je ne serois pas aimée! . . . . non, il n'est pas possible, non, je vous rends justice. Si vous n'aviez eu pour moi qu'un goût passager, vous n'auriez pas cherché à m'inspirer un sentiment; vous en êtes incapable. Je vous adore, laissez dire un monde perfide & cruel; il me juge sans me connoître, il est injuste sans me fâcher: mais vous; mais vous, si vous osiez, si vous pouviez l'être! . . . votre opinion est tout pour moi, le reste ne m'est rien; j'y renonce. Eh! que sont les suffrages

de la multitude au cœur qu'un seul objet occupe, & dans lequel la vanité ne peut entrer ? Dites-moi, où se placeroit-elle, quand je ne suis plus qu'à vous, quand je vous ai consacré ma vie ? Puis-je attacher quelque prix à ce que disent de moi, à ce qu'en pensent les autres ? Idolâtre de mon amant, insensible à tout ce qui n'est pas lui, il éteint en moi jusqu'au plaisir que je trouvois à plaire. Cette émulation que l'on appelle coquetterie, je ne l'ai plus; il est ce changement, il est votre ouvrage, & peut-être cet abandon de mon cœur en justifie les écarts. Que vous êtes heureux de n'avoir point de remords ! vous l'êtes bien plus que moi... je me trompe, vous ne l'êtes pas tant, je vous ai plus sacrifié. Vous desirez donc mon retour ? mais moi, combien je le redoute !... Je ne sçais cependant, cet asyle qui me sembloit si riant a pour moi changé d'aspect; tous les objets m'y

m'y retracent ma foiblesse. J'ai voulu revoir ce bosquet, ce fatal bosquet, tombeau de mon innocence; je n'ai pu à son approche me défendre d'une frayeur secrette : son ombre où j'allois cacher les soupirs de l'amour s'est changée en ténébres formidables, depuis que j'y ai succombé; & j'ai cru en y entrant me sentir repousser par une voix effrayante qui me reprochoit ma faute, & m'en annonçoit la peine. Hélas ! d'où naissent mes pressentimens ? ils m'épouvantent. Il me semble que tout se détache de moi. Je n'aurai donc plus de jours sereins.... C'est à vous d'écarter ces présages; je remets à vous seul tout le soin de ma destinée..... Que dis-je ? à vous qui m'avez perdue, qui avez voulu mon deshonneur, à vous qui peut-être me méprisiez, quand je vous adorois !.... C'en est fait; je ne quitterai point ces lieux, je vous éviterai toujours ; jamais hélas ! jamais je ne vous ou-

blierai. Mes efforts pour vous arracher de mon cœur seroient inutiles, je n'en ferai point.... Mais comment souhaiter votre présence? je vous reprocherois mes torts, j'en aurois de nouveaux..... Ah! je vous aime trop pour m'exposer au danger, à la honte... au bonheur de vous revoir.



LETTRE V.

Du Duc, au Comte.

HEUREUSEMENT je suis désintéressé ; le plaisir d'avoir bien fait est le prix le plus doux pour une ame délicate, & l'ingratitude ne refroidit point ma générosité. Il y a des siecles que tout est conclu entre la Marquise & vous ; grace à moi, vous voilà en *pleine béatitude* : vous devez même voir déja se former de loin les orages de la rupture, & je n'entends parler de rien ! vous ne me voyez point, ne m'instruisez point, je suis obligé de deviner tout ; &, quand vous êtes abîmé dans le calme de la jouissance, il faut que devant le public, je sois pour vous en représentation ! n'importe, j'y ai mis un orgueil personnel, mon ouvrage ne restera point impar-

fait. Soyez tranquille, l'aventure est à-peu-près connue dans toutes les sociétés où il est à propos qu'elle se répande : elle a très-bien pris à la cour. Hier dans un souper de trente personnes, j'en ai instruit plusieurs ; on a même désigné les femmes que vous deviez avoir après la Marquise ; je vous en donnerai la liste. Eh bien ! sont-ce là des soins assez recherchés, des attentions assez délicates ? D'après cela, Monsieur le Comte, je ne vous crois point assez barbare pour sevrer mon zèle des confidences intéressantes, qu'on a néçessairement à faire quand on est un peu avant dans l'intimité d'une femme qui prête aux détails, & peut souffrir l'analyse ? J'espere que vous me satisferez sur cet article : d'ailleurs, il est indispensable que je vous voye pour régler avec vous la durée de votre intrigue, & le goût dans lequel il faudra la terminer. Tâchons d'éviter les tournures

communes. La Duchesse de *** qui doit naturellement vous écheoir après la Marquise , est présentement aux eaux; ainsi je vous conseille de garder l'une, jusqu'à ce que l'autre soit de retour; à moins que vous ne preniez en attendant une fille de spectacle, ce qui seroit d'un *délicieux* scandale, & causeroit un déchaînement qu'il est quelquefois bon d'exciter. Nous en raisonnerons à notre premiere entrevue.

Adieu, Monsieur le Comte; vous voilà dans une position brillante, & vous seriez impardonnable de n'en pas profiter.



BILLET

Du Comte, au Duc.

VOUS m'avez trompé plus cruellement que vous ne pouvez le croire, & que je n'ose vous le dire. Madame de Syrcé est loin de ressembler au portrait que vous m'en avez fait. Malgré vos préventions & vos efforts, elle a trouvé le secret d'arracher mon estime, & chaque indiscrétion de votre part sera suivi d'un désaveu de la mienne. Je ne suis que son ami, mais j'en remplirai hautement le titre, & je serai forcé de vous démentir toutes les fois qu'il vous arrivera de l'accuser. Je regarde votre derniere Lettre comme une plaisanterie ; mais si par hazard ce n'en est point une, je vous prie d'y faire attention, & de respecter désormais une femme dont

je me déclare le défenseur. J'ai été à la veille de manquer à tout, & j'ai d'autant plus de zèle, que j'ai plus à réparer.

Adieu, Monsieur le Duç: encore une fois.... vous m'avez trompé.



LETTRE VI.

*Du Duc de ***, à Ladi Sidley.*

C'EST de tous les hommes le plus dissipé, le plus frivole en apparence, qui met à vos pieds, Madame, cette légereté qui a fait long-tems ses plaisirs, son orgueil & ses succès. Plus mon cœur fut indépendant, plus il est flatteur peut-être de le fixer. Ses vœux s'épurent depuis qu'ils s'adressent à vous; il semble que j'aie pris dans vos yeux une étincelle de votre ame. Oui, belle Sidley, vous venez de faire un prodige, que toutes nos femmes ensemble se seroient en vain promis; elles sont vengées, je brûle d'un feu respectueux, & mon cœur est trop occupé, trop assujetti, trop digne de vous pour que le desir y profane le sentiment.

Après cet aveu que la crainte a suspendu, mais qui échappe à la passion, oserai-je vous demander, charmante Ladi, quels sont les motifs de votre retraite & de l'exil que vous vous imposez ? O Ciel! à la fleur de votre âge, quelle tyrannie, ou quel caprice vous condamne à vivre dans la solitude ? Orgueilleuse dans votre désert des flammes secrettes que vous allumez, vous nous reléguez dans notre tourbillon, & vous éteignez de vos mains l'encens que vous gardoit l'amour. Dites un mot, une carriere brillante s'ouvre devant vous. Si la Cour vous séduit, les plaisirs en foule vous y attendent; vous y jouirez de l'ivresse des hommes, de la jalousie des femmes ; vous embellirez tout, &, s'il est possible, le bonheur vous embellira. Que sçavez-vous ? quelle prétention est interdite à la beauté ? ses droits n'ont point de limites. Aimez-vous mieux le séjour de la

ville? tous les cœurs y sont à vous. Combien vous êtes préférable à ces minois monotones dont nos cercles s'énorgueillisent ? Avec leurs graces de convention, leur esprit copié, & leur fausseté profonde., comment nos femmes tiendront-elles contre la fraîcheur, la noblesse vraie, & tous les dons de la nature?

Le Comte de Mirbelle vous aura sans doute parlé de moi ; il sçait combien je l'aime, il sçait tout ce que j'ai fait pour son bonheur; &, si vous l'interrogez, il ne pourra que me rendre justice. Jugez de mon amour, puisque je vous immole jusqu'à mon ami. Je ne me répens de rien, mais je suis sûr d'avance que, si ma démarche vous déplaît, vous serez assez forte pour la taire. Une ame comme la vôtre est au-dessus dès jouissances de la vanité. Enfin, si vous rejettez mon amour, peut-être, Madame, ne rebuterez-vous pas

les soins de l'amitié. J'ai quelques entours, daignez en disposer. Mes ressources dans tous les genres vous sont offertes, & toutes sont ennoblies par la délicatesse des intentions.

Je suis avec respect, le Duc de ***.



BILLET

De Ladi Sidley, au Duc.

A TRAVERS le pompeux arrangement de vos phrases, j'ai entrevu la fausseté de votre cœur, & votre signature m'a convaincue de tout ce que je soupçonnois. De quel droit, Monsieur le Duc, risquez-vous près de moi une tentative injurieuse, & qu'avec de l'usage seul vous auriez dû vous défendre? Je suis votre égale par le rang, & j'ai par-dessus vous les prérogatives de mon sexe, qui devroient être le frein du vôtre. Je vous pardonne votre Lettre & votre démarche en faveur du dédain qu'elles m'inspirent, & du plaisir que je vais avoir à les oublier. Ne craignez point que je me vante d'un triomphe, quand je n'ai qu'à rougir de votre audace.

Je tairai ce qu'il faudra taire; &, si je parle au Comte de Mirbelle, ce ne sera que pour le garantir de votre amitié, non pour m'enorgueillir de votre amour.



LETTRE VII.

Du Comte, à la Marquise.

BIEN, cruelle, très-bien! je ne puis qu'applaudir à votre conduite, à votre obstination, à votre barbarie. Voici la quatrieme Lettre que je vous écris pour presser votre retour; elle aura l'effet des autres; & vous aimez! vous aimez! vous! ah! quand on aime, on agit autrement, on n'est point inflexible aux instances, sur-tout à la douleur de l'amant qui nous est cher... Hier, par exemple, le rendez-vous de la chasse du Roi étoit dans l'endroit de la forêt de *** qui touche au château du Maréchal. L'univers étoit là, vous seule n'y étiez point: vous deviniez apparemment que l'espérance de vous y voir m'y attireroit!... & voilà pourquoi vous avez

affecté de n'y pas paroître. Il n'y a point d'extravagances qu'un tel caprice ne m'ait fait faire. J'avois perdu la tête. Figurez-vous un homme en délire sur un cheval fougueux ; j'aurois voulu qu'il fût partout à la fois, & j'allois indiscrettement regarder dans toutes les caleches. Je me suis fait trente ennemies par mon air d'humeur, par le dépit de ne vous pas trouver, & mon dédain marqué pour tout ce qui n'étoit pas vous. . . . . A un détour du bois j'apperçus un carrosse à la livrée du Maréchal ; je crus que vous y seriez, j'y courus. Dans mon empressement je m'élançai à travers la portiere ; jugez de ma surprise, quand, au lieu de l'amour même que je cherchois, je ne vis que la vieille figure de la Duchesse. . . . . Je pensai tomber à la renverse ; elle me parut furieuse, s'agita comme la sibylle sur son trépied, murmura quelques mots, & m'auroit étranglé

si elle avoit pu. Je parie qu'elle n'est point encore revenue de mon escapade, & vous avez dû la trouver le soir deux fois plus asthmatique qu'à son ordinaire. Voilà pourtant, Madame, à quoi vous m'exposez. Que faisiez-vous donc dans votre *délicieuse* retraite pendant que tout le monde en étoit dehors ? Je ne vous conçois pas : quelle tranquillité ! quelle indifférence ! vous êtes donc bien sûre de mon cœur ! que dis-je ? peut-être ne vous souciez-vous point qu'il vous échappe. Si vous sçaviez cependant ; si vous sçaviez ! ... quelles sont mes inquiétudes, mes craintes, vous ne dédaigneriez pas de les calmer. La chasse finie, j'ai pendant plus de quatre heures erré autour de ce maudit château que vous ne voulez pas quitter. J'avois les yeux fixés sur le sallon où l'on se rassemble, je vous y cherchois : mes regards, mon ame, mon imagination, tout mon être y étoit

étoit attaché. Voilà comme j'aime ; voilà , voilà , Madame , comme on doit aimer. Vous ne connoissez pas mon cœur, vous ne pouvez pas concevoir les excès dont il est capable ; tremblez de le pousser à bout. O vous que j'adore, & qui m'affligez, ne me privez pas plus long-tems des charmes de votre présence .... elle seule peut adoucir les tourmens de ma situation, & des chagrins dont je ne vous dis que la moitié....... Ne m'avez-vous fait entrevoir le bonheur, que pour me l'arracher soudain ? je suis au désespoir, & vous m'y laissez! Ah! Dieu! ne me répondez point ; ce ne sont plus vos Lettres, c'est vous, vous seule que je veux , & si vous résistez à mes prieres..... Je ne menace point, je pleure...... revenez , revenez, ô mon adorable maîtresse ! je tombe à vos genoux pour vous en prier, tous mes em-

portemens ne sont plus que de l'amour. . . . . Je vous attends, je vous aime, plus qu'on n'a jamais aimé.



LETTRE VIII.

*Du Duc de ***, au Vicomte de ***,*

Voyageant dans l'Italie.

Je boude l'Univers, & je me suis arraché de Paris pour venir respirer ici. M.... est une ville charmante ; le Commandant de la province chez qui je suis est un homme aimable, c'est lui qui m'a formé ; il pleure de joie quand il songe aux succès de son disciple, & notre réunion a quelque chose de très-attendrissant.

Revenons au sujet de ma tristesse, car chacun a ses chagrins. Vous vous rappellez peut-être le beau plan que je vous développai il y a six mois dans une de mes Lettres, l'une des plus instructives que j'aie écrites. Il s'agissoit d'avoir une femme, d'humilier l'autre, & d'ôter à un jeune

écervelé la maîtresse qui l'aimoit, pour lui faire prendre celle que, dans mes décrets, il devoit ne pas aimer. Eh bien ! Vicomte, rien de tout cela n'a réussi. Je suis confus, découragé, presque malheureux ; un second dégoût tel que celui-ci me feroit prendre le monde en haîne. On a eu beau bloquer l'Insulaire ; elle a tout éludé : la Françoise a donné de meilleure grace dans les piéges différents qu'on lui a dressés ; le Comte s'y est pris d'abord, & puis tout est resté là. Ce maudit Comte ! croiriez-vous bien qu'il est devenu plus consciencieux à mesure que Madame de Syrcé est devenue plus foible ? &, ce qu'il y a de piquant, c'est que ce monstre là, avec tous ses remords, garde deux femmes pour le consoler. Je suis en regle comme vous sentez bien ; j'ai vîte ébruité l'aventure, & je me suis mis d'autant plus à mon aise sur les indiscrétions, qu'on étoit plus cir-

conspect sur les confidences. Voilà toujours, à bon compte, la vertueuse Marquise au rang des femmes courantes, qu'on a, qu'on peut avoir, qu'on prend & quitte à volonté. Le Comte nie, moi j'insiste ; cela fait compensation ; il est l'Apôtre de la vertu, je suis l'Historien des foiblesses; le moyen qu'il soit cru, & que je ne le sois pas ? on rit de ses fables, on dévore mes récits. Mais concevez-vous qu'il s'avise d'être délicat à son âge ! dans le monde qu'il voit ! dans le siécle où il vit ! à portée des bons conseils ! . . . . Mirbelle étoit *lancé* ; cette aventure le portoit aux nues ; il pouvoit couler à fond Madame de Syrcé aussi facilement que j'en avois eu le projet. Tout étoit disposé pour cela ; il en avoit les honneurs, & les autres femmes lui en auroient sçu le meilleur gré ; aujourd'hui ce n'est plus qu'un homme, comme cent mille autres, un étourdi qui manque l'oc-

casion, à des scrupules d'enfant, & ne sçait pas qu'en immoler une, c'est le secret de plaire à toutes. J'ai fait ce que j'ai pu, & je n'ai sûrement rien à me reprocher. Je ne m'attendois pas à me voir barré par une conscience timide, & les oppositions d'un génie du second ordre. Au reste le voilà entre deux femmes, & c'est bien quelque chose. Ce n'est point la situation où je le voulois, mais il faut s'en contenter. J'ai déja déchaîné l'Angloise par des avis clandestins qui doivent faire un bon effet ; j'ai mis le flambeau dans la main d'une de ses furies, & l'autre, aigrie par le partage, & les négligences inséparables d'une double intrigue, ne tardera point à jetter les hauts cris : ce pauvre Comte ! je jouirai un peu sensuellement, je l'avoue, de sa petite infortune ; il l'a bien méritée. On dit que je suis méchant ; que vous en semble ? voilà pourtant comme on

est jugé!... Je puis m'ouvrir à vous, mon cher Vicomte. Vous êtes digne de m'apprécier, & je suis bien-aise que ma morale ne soit pas perdue.

En entrant dans le monde, j'en ai, d'un coup-d'œil rapide, embrassé la superficie; j'ai vu d'un côté une poignée de pédans tristes, platement honnêtes, & vertueux avec confusion, végeter sans titres, sans récompense, & placés dans la société comme des especes d'épouvantails; ces gens là ont de l'humeur, s'emportent contre ceux qui n'en ont pas, crient au scandale, à la décadence, & attristent sans corriger: d'une autre part, j'ai distingué ces homme brillans, & que l'on croit superficiels, qui arrivent à tout, en se jouant de tout, persifflent les Moralistes qui les ennuyent, les femmes qui les adorent, & jusqu'au ministère qui les récompense. Ils sçavent que les mœurs ne sont point à la mode, & ils n'ont point de

mœurs ; ils brisent tous les liens qui retardent, se dispensent des devoirs qui préoccupent, & se glissent à la fortune & à la faveur à travers les distractions du plaisir ; tels ont été mes modeles. A quoi bon se hérisser d'une morale infructueuse quand tous les agrémens de la vie sont le résultat d'une utile frivolité. Qu'a-t-on à faire dans une Monarchie ? le Gouvernement se charge de tout. Les loix veillent, la machine va, les politiques se rengorgent ; notre sagesse à nous est de rire de leurs calculs, & d'en profiter.

La province comme vous voyez m'invite à réfléchir. J'avois besoin de son calme, j'étois anéanti ; &, pour ne pas mourir tout-à-fait, il a fallu déserter. Tandis que je menois l'intrigue de Mirbelle, j'en avois cinq ou six pour mon compte qui m'ont cruellement exercé. La Terville d'abord est venue fondre sur moi sous

prétexte que je lui semblois un homme à sentimens; notez que cette femme est bien le tempérament le plus inexorable qui me soit encore tombé sous la main ; mais je n'ai point été la dupe de ses mines, de ses nerfs obéissans, de son crédit acheté, de ses petites intrigues dont tous les ressorts se rouillent, & je l'ai plantée là aussi brusquement qu'elle m'avoit pris.

Après elle, est venue Madame de Sanci, coquette éternelle ; s'étayant de la société des vieux Seigneurs, & s'érigeant en oracle des jeunes femmes, qui ne demandent pas mieux que de la consulter, parce qu'elle conseille aujourd'hui, comme elle agissoit autrefois. Celle-là je l'ai eue par régime; mon Médecin me l'avoit ordonnée, & je lui en voudrai toute ma vie. J'ai en horreur les remedes violens.

Pour Madame de Melleville, je ne regrette pas autrement les huit jours

que je lui ai sacrifiés. C'est un petit sapajou assez agaçant ; elle fait des affaires, des perfidies, de l'esprit quelquefois, des noirceurs toujours ; je ne connois personne sur-tout qui mette plus de gaieté dans une rupture. Tout le monde aimera cette femme là.

Mais de tout ce que je viens de vous citer, rien n'a été sérieux que mon aventure avec Madame de * * * délicieuse créature ! caprice, étourderie, indécence, elle a tout ce qu'il faut pour intéresser ; je ne connois point une conduite plus désordonnée, des mœurs d'une meilleure composition. Son mari est une espece de Hollandois francisé, un Bourguemestre réfugié, qui raffole de jardinage. Cet original a la manie des belles plantations, & des fleurs les plus rares. Elle ne s'abaisse point à jouir de tout cela pendant le jour. Après une toilette rapide on apparoît

au spectacle ; ensuite un grand cercle, un jeu d'enfer, un soupé des dieux, & , le soupé fini, la promenade aux flambeaux dans les jardins ; jugez du dégat qui s'y fait ! J'avouerai que cette lutinerie aimable m'a retenu plus que je ne voulois dans les chaînes de Madame de * * *, à qui d'ailleurs il ne resteroit rien si on lui ôtoit sa déraison.

Quoiqu'il en soit, me voilà libre ; je mene ici une vie douce. Le Commandant y tient le plus grand état ; nous causons sur nos exploits de tous les genres ; & , quoique je ne sois pas à mon apprentissage , je trouve encore de quoi m'instruire dans son entretien ; il m'a donné des notes sçavantes & détaillées sur toutes les femmes de sa souveraineté. Celle-ci, me disoit-il il y a quelque tems , se défend assez volontiers quatre jours de suite ; celle-là peut tenir quinze ; en voici une qui a résisté quelquefois

des mois entiers ; c'est l'exemple de la province. J'ai voulu vérifier, & j'ai trouvé ses mémoires de la plus grande exactitude.

Je bavarde en franc provincial. Adieu, Vicomte, quittez donc votre Italie, & revenez parmi nous. Je ne puis suffire à la foule de mes occupations ; j'ai besoin d'un second un peu délié, c'est vous que je choisis. J'ai pour l'hyver prochain des idées toutes neuves ; &, en vous cédant le quart de mes affaires, vous aurez encore un très-joli département.



LETTRE IX.

Du Comte, à la Marquise.

CRAIGNEZ mon amour, mon désespoir... craignez-en la violence. Il faut que je meure, ou que je vous voye. Je suis capable de tout; je vous suivrai au bout de l'univers; j'ai des droits sur vous, je les reclame : ils sont au fond de votre cœur; ils ne sortiront jamais du mien; je n'en connois point de plus sacrés.

Le Prince de *** est pour quelque tems chez le Maréchal. J'ai sçu de lui-même il y a peu de jours qu'il partoit, parce qu'il venoit d'apprendre que vous y étiez; & c'est à moi qu'il s'adresse! c'est moi qu'il choisit pour ses confidences! ..... Il vous adore; je l'ai vu dans ses yeux, dans ses discours, dans son trouble.....

il vous adore, & vous restez! vous restez Madame, vous avez la force de me fuir! . . . Encore une fois, si vous sçaviez ce que je souffre . . . . ce que j'ai à combattre! si vous pouviez connoître & le genre de mes inquiétudes, & l'excès de mon agitation, & toute l'horreur de mes tourmens! mais tout cela vous toucheroit peu sans doute. . . . . Le Prince de * * * vous paroît-il aussi aimable que je le trouve heureux? est-il bien tendre? vous accompagne-t-il sous ces ombrages charmans, où . . . . . Je ne me connois plus; arrachez-vous du lieu où vous êtes . . . . . fuyez cet homme qui m'est odieux . . . . . qui doit vous l'être; fuyez-le, Madame, où je ne réponds point de mes transports. J'imaginerai plus d'un moyen d'arriver jusqu'à vous, de troubler les momens paisibles que vous passez avec lui, de vous rendre le témoin, & lui la victime peut-être de mon

affreux désespoir. Il n'est point de formes que l'amour ne prenne, il n'est point d'obstacles qu'il ne surmonte, point de ressentiments où il ne s'emporte quand il est dédaigné..... Malheureux ! qu'ai-je dit ? je m'égare ... je tombe à vos pieds ; je reconnois mon crime, je l'abjure, je le déteste ; mais gardez-vous de m'en punir. Rendez-vous à mes prieres, à mes instances, aux vœux enflammés de mon cœur ; ne craignez point l'amant que vous enivrez.... ne l'affligez pas plus long-tems .... son idolâtrie est votre excuse. Le Prince de *** pourroit-il vous retenir, me faire oublier ? Ah ! Dieu ! je vous outrage, ma tête se perd ; mais je ne suis pas maître des mouvemens de mon cœur. Que je suis agité ! que vous me rendez malheureux ! cruelle, quel moment vous avez choisi pour notre séparation !...

Je n'en puis plus . . . . &
j'exige . . . . . . oui , oui , j'exige
votre retour, s'il est vrai que je sois
aimé.



LETTRE

LETTRE X.

De la Marquise, au Comte.

Eh bien ! oui, je reste ici, & (vous ne vous y êtes pas trompé), c'est pour le Prince de ***, c'est pour le voir à chaque instant; oui, Monsieur, c'est pour lui que je reste. Vous devinez tout ; votre sagacité m'enchante, elle m'éclaire, & je vous en remercie. . . . . Ah ! Dieu ! si vous pouviez le croire ! si vous aviez assez mauvaise opinion de moi ! . . . mais vous ne l'avez pas pensé : je pourrois au reste, je devrois sur-tout préférer sa société à la vôtre. Il n'a point détruit la paix de mon cœur ; sa vue ne me fait point rougir. Eh ! d'où vient le fuirois-je ? je n'ai jamais craint, je ne redoute, je n'évite dans l'univers entier qu'un seul mortel,

hélas ! le plus aimable de tous, s'il n'étoit pas injuste, exigeant, tyrannique, s'il ne doutoit pas de son pouvoir.... dont il abuse. Il m'a perdue, me soupçonne, se fait injure, m'outrage, nous offense tous deux..... ah ! n'importe, je l'adore ; telle est ma destinée, je l'adore jusques dans ses injustices. Connoissez, ingrat, connoissez tous les secrets d'une ame que votre haîne, votre inconstance, votre mépris même ne pourroient changer : sçachez qu'en vous voyant, je fus entraînée vers vous ; que, vous connoissant davantage, je vous aimai plus ; que l'aveu de votre sentiment fit le désespoir & le bonheur de ma vie, & que l'amour vous l'auroit donnée, eût-elle été plus heureuse, dans le tems que l'honneur vous disputoit tout. Non, vous ne comprendrez jamais, vous ne pouvez comprendre ce que m'ont coûté mes dédains, mes refus, tous les tourmens, tous les

combats d'une femme attachée à des devoirs qu'elle frémit de violer, se reprochant une passion qu'elle ne peut vaincre, résistant à l'objet qui l'enivre, se condamnant au supplice insupportable de le voir malheureux, & dont toutes les démarches sont suivies du désaveu de son cœur, ou de celui de sa raison. Sçachez plus; sçachez, qu'accablée de remords, ne pouvant soutenir votre présence, ma contrainte, sur-tout votre douleur, ne pouvant ni vous oublier, ni vous fuir, ni le vouloir, j'éprouvois le déchirement affreux d'une jalousie qu'on n'a pas le droit de montrer, que tous les objets font naître, que rien ne rassure, que le silence irrite, & dont le trait envenimé assure à l'ennemi la victime dont les bras lui sont ouverts. Après cela osez douter de moi; osez, malgré ma foiblesse, osez me refuser votre estime; mais quand je ne l'aurois pas, quand je ne la mériterois

plus, dites, dites, cruel, quel homme peut être dangereux pour celle qui vous aime ? à quels emportemens votre ame se livre ! gardez-vous d'imaginer que je les craigne : si je cédois .... ce seroit à vos prieres ; ce ne sont point vos fureurs que j'appréhende. Vous ne paroîtrez point dans ces lieux, dussé-je n'en point sortir, vous n'y viendrez point, vous ne ferez nulle tentative qui puisse me compromettre ; vous respecterez ma volonté, & c'est par mon pouvoir sur vous que je jugerai de votre amour. Ma gloire est aujourd'hui votre dépôt ; & si vous étiez capable ! ..... avez-vous donc besoin de m'effrayer pour m'asservir ? barbare ! moi, *le témoin ! une autre la victime !* une autre ; si vos jours étoient en danger ! ..... une autre que moi ! ..... j'expirerois à vos yeux ; j'expirerois couverte d'infamie, & je vous haïrois... de m'avoir fait trembler pour vous.

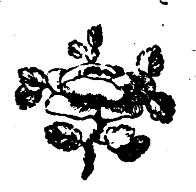
Je veux, je dois vous fuir; le pourrai-je, hélas! je ne promets rien, j'ignore ce que je ferai. Mais mon absence vous afflige...... Eh bien! sans le Prince de * * * je partirois demain: c'est lui, lui seul qui m'arrête, & je suis ici pour des siecles...... Adieu.



BILLET

De la Marquise, au Comte.

J'ARRIVE dans le moment. Venez, mon cher Comte, venez; je crains votre présence, mais je la desire encore plus que je ne la redoute. Je vous attends; je tremble .... & cependant je suis heureuse.



LETTRE XI.

De la Marquise, au Comte.

QUE ne peut un amant aimé ! depuis huit jours que je suis près de vous je ne me reconnois plus. Mes torts disparoissent à mes yeux ; l'ivresse leur succede. Je ne vois plus le deshonneur; vous êtes entre lui & moi ; je suis toute à l'amour : j'aime jusqu'à mes remords passés ; j'ai cela de plus à vous offrir. Quel changement ! c'est à vous que je le dois. Tous les regards me confondoient : lorsqu'on me fixoit, j'eusse voulu que la terre s'entr'ouvrît pour me cacher ; je vous ai revu : je suis fiere de mon sentiment. Il est impossible d'aimer ainsi ; & je passerois ma vie à m'en étonner, si je pouvois faire autre chose que de m'en applaudir. Le

matin, le soir, le jour, la nuit, sans cesse je pense à vous; vos Lettres, sur-tout celles que vous m'avez écrites depuis mon retour, je les baise avec une ardeur que je n'ose vous montrer toute entiere. Je n'ouvre mes yeux que pour les lire; je ne me pare que pour vous plaire; je ne veux de suffrages que pour mériter le vôtre. Je fus coquette, & je n'en disconviens pas; on me voyoit par-tout, excepté chez moi, & je me trouve heureuse même de vous y attendre. Je hais la foule, les hommages, tout ce que j'ai aimé, tout ce qui me sauvoit d'un attachement: j'étois contente de ma figure; je me croyois jolie, je voudrois l'être mille fois davantage; vous m'en avez fait connoître le desir. Fixer l'attention de la multitude me paroissoit un triomphe; aujourd'hui il me seroit odieux. Je n'apperçois que vos regards; je ne souhaite des charmes que pour les attirer. Au milieu d'un



cercle où vous n'êtes pas, je suis seule avec vous,. je vole vers vous ; mes sens, mon cœur, mon ame, tout m'y reporte, & m'éloigne du reste. Le monde, tout ce qui le compose, ne m'est rien, ne m'inspire rien ; on ne peut prononcer votre nom sans que j'éprouve une émotion extrême ; vous êtes à mes yeux le seul homme aimable, le seul que l'on doive remarquer : voilà le tableau de mon cœur. Après cela soyez ingrat, soyez infidèle, j'en mourrai sans vous haïr : ma vie vous appartient, je la donnerois pour votre bonheur, je la perdrois si vous cessiez un instant de m'aimer. Moi, rougir, quand c'est vous qui êtes l'objet de mon idolâtrie ! vous me haïriez ! .... que je la croirois justifiée. Je vous aime, oui, je vous aime, je le dirois à l'univers, & je jouirois de ses reproches. Vous m'avez grondée dans votre derniere Lettre de ce que je vous témoignois

quelques craintes sur la durée de votre attachement. Eh ! mon ami, j'aime trop pour être tranquille. Portée à vous croire, je vous aiderois peut-être à me tromper; mais, même en vous croyant, je tremblerois encore. Ne me parlez point d'amour-propre; est-ce qu'il n'est pas absorbé par le sentiment ? ne croyez pas que l'habitude de plaire à la foule rassure contre la crainte d'intéresser moins l'amant auquel on a cédé. Telle qui se croyoit parfaite avant d'être sensible, à qui on le disoit sans cesse, perd cette confiance avec sa liberté. Celle dont on a toujours porté les chaînes, est bien étonnée lorsqu'il lui arrive d'en porter à son tour; quand on devient esclave après avoir régné; quand, pour la premiere fois, on connoît un maître, on sent d'autant plus d'allarmes de tout genre, qu'elles sont plus nouvelles. J'ose vous en faire l'aveu, (& vous devez

me connoître assez pour que je n'appréhende point de vous paroître vaine) avant que je vous connusse, personne n'étoit entourée comme moi ; non que j'eusse des titres pour justifier la préférence vague qu'on me donnoit sur les autres femmes ; je ne le pense point ; je ne l'ai jamais cru ; c'étoit une manie. . . . . . On étoit plus faux avec moi qu'avec beaucoup d'autres ; on s'obstinoit à m'offrir des hommages qui n'arrivoient point à mon cœur ; j'avois mille amans , & pas un ; tous avoient de l'espoir ; je n'écoutois personne : j'étois calme, confiante, pleine de sécurité, d'orgueil peut-être . . . . . vous parûtes , ma fierté expira ; je connus le trouble ; je me défiai de moi ; j'eus tous les torts , toutes les craintes , plus de repos , plus de coquetterie, plus rien... que le plus tendre amour , qui vaut tout, qui me tient lieu de tout , que je préfere à tout ce que j'ai perdu.

Quel est donc le projet dont vous me parlez pour demain ? Vous redoutez un refus ! ah! cruel, vous vous défiez de votre cœur, puisque vous doutez de tout votre pouvoir sur le mien. J'accepte.... eh ! quand je le voudrois, pourrois-je, cher amant, m'opposer à un vœu que vous avez formé ?



LETTRE XII.

De la Marquise, au Comte.

CETTE femme qui nous a reconnus, qui nous a salués à cette promenade fatale, dans cet asyle écarté où nous croyons être seuls au monde; ô mon ami, que dira-t-elle? que va-t-elle penser? .... Ce cruel public! il ne pardonne pas un sentiment vrai qu'on a combattu, qu'on n'a pu vaincre; il est inexorable, & moi, je suis entraînée: susceptible de remords, je ne le suis pas de réflexions. Dans le moment où j'ai le plus de torts; dans le moment où je les sens avec le plus d'amertume, si vous vouliez j'en aurois de plus grands. Hier, quel oubli des autres, de l'univers, de ma réputation, de tout! les plus horribles malheurs m'attendroient, la

perte soudaine de ma vie devroit expier les preuves de mon amour, que je volerois dans vos bras ..... sûre d'y trouver le bonheur. Ah! combien il est dangereux d'aimer, quand on aime à un tel excès! Je me craignois; cette crainte fit long-tems ma sûreté; mais je n'avois point d'idées de ce que j'éprouve. Mon ame est enivrée; l'amour fait un exemple de moi; je l'ai fui, je l'ai bravé, il se venge. Je fais des imprudences affreuses; je ne vois plus rien ..... cher amant, je ne me plains pas, je m'accuse; hélas! de quoi? vous êtes coupable de mes fautes; cruel, ce sont les vôtres. Vous vous faites trop aimer, & j'adore votre ouvrage; j'adore mon délire, mon égarement, j'en adorerois les suites, fussent-elles le courroux, le mépris, le déchaînement de toute la nature ..... va, il me seroit doux de l'endurer pour toi..... Prenez pitié d'une femme qui ne se connoît plus;

empêchez-la de se perdre, faites lui faire pour vous ce qu'elle ne feroit pas pour elle ; vous avez détruit sa raison, vous lui devez votre secours. Je m'abandonne à vous, & ne vous implore que pour en être plus digne.

P. S. Madame de *** ne soupoit pas chez elle ; il étoit trop tard pour aller à la campagne. J'ai été à l'hôtel de ***, j'ai soupé avec des femmes vertueuses ; je soupirois en les regardant, & mes soupirs alloient jusqu'à vous. O vous qui m'êtes devenu plus cher que ma vertu même, vous sans qui je l'aurois conservée, vous pouvez me rendre plus que vous ne m'avez ravi. Votre amour est tout à mes yeux ; qu'il soit égal au mien, je n'aurai rien à regretter.



LETTRE XIII.

De Mad. de Sancerre, à la Marquise sa fille.

Je m'en veux de ne vous avoir pas encore écrit ; mais vous sçavez que quand j'arrive ici, j'ai mes deux mille tours à faire, des comptes éternels à régler ; c'est à ne pas finir. J'ai trouvé tout dans le meilleur état ; je commence à me reconnoître ; ma tendresse saisit ce moment de calme, & je me hâte de causer avec vous. J'aurois bien envie de vous gronder ; vous n'avez pas voulu me suivre. Que fait-on à Paris dans la saison où nous sommes ? vous sur-tout qui êtes si dissipée l'hyver, vous auriez besoin l'été du repos de la campagne : l'air qu'on y respire rafraîchit le sang, rétablit la santé, & donne des forces au

au moins pour être folle un peu plus impunément ; pardonnez-moi l'épithete. Vos bals, vos veilles, vos soupers, tout cela me désole & m'allarme. Quand je sçais que vous veillez, moi je ne dors pas bien, & nos insomnies ont deux causes bien différentes ; la vôtre a l'amusement pour motif, l'inquiétude produit la mienne. Vous avez les plus jolis yeux du monde, & ils sont quelquefois battus à faire peur ; je ne les aime point comme cela : les miens ont beau me dire que vous êtes charmante ; mon cœur, oui, mon cœur vous trouve laide.

Mon Curé m'a demandé de vos nouvelles ; il a une grande envie de vous convertir, & m'a paru bien fâché de votre absence ; mais il prétend que vous n'échapperez point ; il veut vous sauver, en dépit que vous en ayez, & vous prouver que vos plaisirs de Paris ne sont rien moins que des

plaisirs. Il aura de l'ouvrage, n'est-ce pas ? & l'habitude qui plaide pour eux vaudra bien l'éloquence qui s'élevera contre ? Il nous fit ces jours-ci un excellent discours sur les dangers des passions, sur les maux qu'elles entraînent, & la fausseté du bonheur qu'elles promettent. Réellement il a très bien parlé; c'est un digne homme, animé d'un zèle vrai : il met autant de façon pour diriger ses bonnes consciences de village, que s'il avoit d'illustres pécheurs à conduire. Vos Prédicateurs de Paris parlent pour briller; celui-ci n'ouvre la bouche que pour être utile : les vôtres ne sont que des Orateurs; le mien est un Apôtre.

A propos, Ombert mon Fermier m'est venu voir : il m'a amené sa fille, cette petite Claudine que vous appelliez votre *bonne amie* : elle étoit parée, & n'en avoit pas besoin. Figurez-vous une taille un peu forte,

mais bien prise, des yeux brillans du feu de la santé, des joues fortement colorées, & des lévres qui font envie. Elle a un amoureux qui feroit d'elle un portrait plus détaillé ; mais moi, j'aime mieux la doter que la peindre. Elle a un air de sagesse qui m'a séduite, & l'on m'assure que sa conduite y répond ; on la propose pour modele aux filles de son âge. Sous des habits villageois, elle s'attire les hommages & les respects de tous ceux qui l'approchent. Je compte la marier incessamment avec celui qu'elle aime ; c'est le fils d'un Laboureur estimé qui a déja succédé aux travaux de son pere, & qui, dit-on, héritera de ses vertus. Leur union m'attendrit d'avance ; la nôce se fera dans mon château, je serai ravie que leur bonheur commence sous mes auspices.

Tels sont, ma chere fille, les soins qui m'occupent, & les innocentes distractions de la vie paisible que je

mene ici. Les vôtres sont plus bruyantes ; mais laissent-elles dans l'ame des impressions aussi douces ? Que je le hais ce mouvement continuel & fatiguant qui vous emporte, vous promene de chimères en chimères, & ne laisse après lui que l'étourdissement, le dégoût & le vuide. Dans la perspective le monde est un séjour charmant ; de près , c'est un abîme où chaque séduction masque un péril, & chaque plaisir, une infortune. Il est certains écueils que je n'ai garde de craindre pour vous : si l'imagination y pousse, la fierté de l'ame en préserve. Avec une tête vive, vous avez un cœur honnête ; l'une peut vous égarer , l'autre vous ramenera toujours; je le sçais, je le crois, j'aime à le croire, & je mourrois de chagrin, si vous me forciez de penser autrement : mais, ma fille, ma chere fille, souvent les apparences ont perdu celles que leur intérieur n'accusoit

point. La coquetterie est un appas empoisonné auquel on se laisse prendre trop aisément. On ne veut que les hommages, & l'on ne sçait guères ce que l'on veut : L'orgueil des hommes, & la jalousie des femmes les font payer bien cher ; les unes calomnient, les autres se vantent : on crie à l'injustice, on pleure, on se révolte ; tout ce qui amusoit l'esprit vient s'envenimer dans l'ame ; les principes ont à lutter contre le dépit, & s'affoiblissent par le combat : à la fin on se décourage, les ressentimens s'aigrissent, l'imprudence s'y joint, & la vertu même alors devient le supplice du cœur, au lieu d'en être la consolation. Croyez-en mon expérience ; je chéris ce trésor de mon âge, s'il peut vous garantir des périls du vôtre. J'ai vécu dans le monde de très-bonne heure. Grace à M. de Sancerre que je regretterai toute ma vie, j'y ai toujours été heureuse & tranquille ; j'ai eu le tems

d'observer, de réfléchir, & de plaindre les femmes moins heureuses que moi. Je ne parle point de celles qui franchissent les bornes de cette pudeur, le premier charme d'un sexe chargé, en quelque sorte, du dépôt des mœurs publiques : ces infortunées là méritent leurs maux, & les rigueurs de la société ne sont plus condamnables quand elles vengent la décence, punissent l'oubli des devoirs, & maintiennent l'honneur par la flétrissure de celles qui s'en écartent. Il n'est question ici que de ces caractères ardens & foibles, qui obéissent volontiers aux impulsions qu'on leur donne, qu'on séduit sans les corrompre, qu'on entraîne sans les précipiter. Susceptibles d'écarts, ils ne le sont point de fautes graves ; mais ce sont ces écarts qu'il ne faut pas multiplier ; ce sont eux, je l'avouerai, que je crains pour vous : si l'honnêteté y survit, le repos en souffre, & je

voudrois bien que le vôtre ne fût pas troublé. Ma chere enfant, ne t'effarouche point de ma morale, elle n'est pas sévere. Va, je suis loin d'être une pédante qui censure les plaisirs que l'âge lui défend ; jouis de tous tes avantages. Tes graces appartiennent à la société, & je vois avec orgueil qu'elle en est embellie. Amuse-toi, mais que tes amusemens ne nuisent pas à ton bonheur ; vois peu de jeunes gens ; ils sont vains, inconsidérés, présomptueux, presque tous sans délicatesse ; leur ton te va si peu, que je ne te demande pas un grand sacrifice. Au reste, de pareils hommes ne sont pas dangereux ; on peut les recevoir sans conséquence ; il n'en reste rien. Ce sont les liaisons de femmes qui sont importantes. On te jugera par elles ; voilà ce qui marque, & ce qu'il ne faut point négliger. Songe à te montrer quelquefois avec celles qui donnent le ton, & qui compensent

par une raison aimable ce que les années leur enlevent d'agrémens. En te couvrant de leur considération, & intéressant la société à tes succès, tu pourras te permettre beaucoup de choses qui te feroient tort sans ce politique abri, qu'il est bon de se ménager contre la malignité attentive, & les petites indiscrétions inséparables de ta jeunesse. Sous la sauve-garde que je t'indique, tu donneras même à tes plaisirs un caractère de décence qui ne doit jamais t'abandonner. Tu ne seras point confondue dans la foule de ces femmes décriées, que la dissipation rapproche, que les rivalités brouillent, qui s'adorent aujourd'hui, se détestent demain, & donnent au public des scènes continuelles d'amour-propre qui finissent par leur ôter jusqu'au droit d'en avoir. Lie-toi plutôt avec des femmes très-jeunes, & dociles encore à l'instinct de l'honnêteté naturelle, qu'avec ces coquettes

endurcies, que rendent furieuses le déclin de leurs charmes, la diminution des hommages, & la perspective de l'abandon. Ces Dames abhorrent par état toutes celles dont la fraîcheur insulte à leur masque, & met les hommes les moins clair-voyans dans le cas d'une comparaison qui les humilie. C'est leur arracher l'ame que de leur offrir des atrraits naissans, & des graces naïves : elles se débattent contre le tems ; n'ayant plus d'adorateurs, elles cherchent des victimes ; & veulent se faire craindre, ne pouvant plus se faire aimer. Fuis-les si tu ne veux pas être en butte aux noirceurs, aux propos de tout genre. Rien n'est si terrible que la prétention aigrie qui n'a plus les droits pour excuses. Je ne te recommande point de fermer ton cœur à des goûts, ou, si tu veux, à des passions toujours deshonorantes, quand elles attaquent une union respectable, que des cir-

constances peuvent traverser, mais que rien ne doit détruire. Encore une fois, l'élévation de tes sentimens me tranquillise sur cet article.

Je connois tous les torts de M. de Syrcé; je n'y songe pas sans attendrissement pour toi, & sans colere contre lui. Tout le monde s'intéresse à ton sort, ne le rends pas plus cruel: que ton mari rougisse de sa conduite, & rende hommage à la tienne. Il vient un tems où les liens légitimes reprennent toute leur force, où tous les intérêts réunis rapprochent les époux les plus froids: alors, combien tu jouiras de tes sacrifices! combien tu t'applaudiras de n'avoir porté nulle atteinte à tes sermens! Malheur à la femme qui se dégrade, oublie ses devoirs, se met dans la dépendance d'un être qui n'est heureux que par sa honte, & autorise le mépris de l'homme qui l'anéantit en lui ôtant son estime, la ressource de tous les

tems. Et qu'est-ce, bon Dieu ! que les adorations passageres de quelques étourdis qui ne tiennent à vous que par le plaisir, & que le plaisir emporte ailleurs dès que l'occasion se présente ? Qui les retiendroit ? sont-ce leurs promesses ? ils s'en moquent ; vos pleurs ? ils en triomphent, & l'infortunée qu'ils attaquent, éclipse bientôt à leurs yeux la malheureuse qu'ils ont deshonorée. Je m'échauffe gratuitement ; tu n'as pas besoin qu'on t'effraye. Donne-moi des nouvelles de tes enfans ; si leur pere te néglige, ils n'en sont pas coupables : aime ces innocentes créatures, inspire-leur de bonne heure l'amour de la vertu. Les leçons d'une mere sont persuasives ; c'est le cœur qui les donne. Veille toi-même à leur éducation ; c'est un devoir où tu trouveras mille douceurs. Oui, ma chere fille, je voudrois te ramener à ces fonctions primitives & touchantes, que la délicate oisiveté

de nos femmes abandonnée. Sans doute on doit appeller à son secours ceux que l'étude familiarise avec les connoissances qu'on nous interdit ; il faut des maîtres pour l'esprit ; mais nous devons réserver à nous seuls le soin de former l'ame de nos enfans.

Adieu, lis ma Lettre un peu attentivement ; songe que tu n'as point de meilleure amie que moi ; je ne puis être inspirée que par le desir de te voir aussi heureuse que tu mérites de l'être.



LETTRE XIV.

De la Marquise, à son amie.

Vous connoissez ma foiblesse, mon repentir, mes regrets, & mon amour plus fort qu'eux; vous avez vu quel fardeau pesoit sur mon ame, quel amour l'enivre, quelles terreurs la remplissent, sur-tout ma fatale résolution d'aimer jusqu'au dernier soupir l'amant qui m'a perdue, & pour qui je voudrois avoir plus fait. Eh bien! c'est au milieu de mes allarmes, de mes craintes, des reproches dont je m'accable, & de toutes les horreurs de ma situation, que je reçois de ma mere une Lettre qui vient d'y mettre le comble. Elle ne soupçonne rien, le bandeau est encore sur ses yeux. Si elle étoit instruite, je serois moins malheureuse; c'est sa sécurité qui me

tue, qui m'arrache des pleurs, & joint au remord de ma faute celui d'usurper une opinion dont je ne suis plus digne. Hélas! cette respectable amie, elle est loin de penser que j'aie étouffé tous les principes qu'elle me retrace aujourd'hui; elle ignore que je ressemble aux femmes qu'elle méprise; elle ignore que je suis tombée dans l'abîme dont elle cherche à me sauver; que ses conseils sont inutiles; que je les ai bravés d'avance: chaque éloge qu'elle me donne enfonce le poignard dans mon cœur, & la Lettre la plus tendre devient pour moi la plus douloureuse des punitions. O mon amie! qu'il est affreux de se sentir coupable, & de surprendre l'estime qui est le prix de la vertu! Ce tourment est horrible, & cependant je m'y plais; il est celui d'une ame honnête. Oui, je le suis, je le suis encore. Ne sommes-nous donc nées que pour les combats, les privations

& les sacrifices ? L'être le plus foible doit-il l'exemple de la force ? notre cœur, quand on le rebute, n'a-t-il pas le droit de se reposer sur quelque objet qui le console ? ne serions nous donc que les jouets de la société, & les victimes de la nature ? Ah ! la honte ne peut être où vit la flamme du sentiment. Les fortes passions ont leur excuse dans leur violence, & l'orgueil d'aimer un objet charmant vaut bien celui d'être fidelle à un époux qui ne l'a pas mérité. Si mon amant est vrai, je ne me reproche rien ; ce n'est que son ingratitude qui peut me désenchanter ; son inconstance seule peut m'avilir. Je l'idolâtre plus que jamais ; dans le moment où je cause avec vous, son portrait est d'un côté, la Lettre de Madame de Sancerre est de l'autre ; je baigne l'une de pleurs, & couvre l'autre de baisers ; je le presse contre mon sein ; il s'élance au-devant de la trop foible image du

mortel adoré qui m'a rendu coupable....... Combien je me sens soulagée de vous avoir écrit! je craignois que la Lettre de Madame de Sancerre n'eût fait sur moi une impression funeste à mon amour; j'appréhendois de ne plus aimer autant. Eh! voilà donc tout ce qu'obtiennent de moi les conseils de l'amie la plus faite pour être écoutée. Je ne pourrai soutenir ses regards, les miens l'instruiront, & j'en suis réduite à desirer qu'elle m'accable de son indignation plutôt que de sa douleur...... que dis-je? pourquoi l'affligerois-je? le sentiment est le seul bienfait que nous ayons reçu des Cieux: non, mon amie, non, le mien ne me rend point indigne de la mere qu'ils m'ont donnée.

P. S. Je vous attends ce soir; le Comte est à * * *; sans vous je serois seule dans l'univers.



LETTRE

LETTRE XV.

De Ladi Sidley, au Comte.

UNE Lettre anonyme !...ô Ciel ! qu'ai-je lu ? Vous me trahissez, vous!... une autre femme vous enleve à moi ! & je trouve des forces pour écrire !... Non, c'est un piége qu'on tend à mon amour, un outrage qu'on fait au vôtre. Mon cœur n'est point convaincu, le mensonge est avéré. Ces menées obscures sont d'un lâche, quel qu'il soit : celle-ci me rappelle les avis mystérieux que depuis quelques jours on donne à mes gens, afin sans doute qu'ils me parviennent. Je serois injuste d'y croire, & foible de m'en affliger ; je ne veux croire que vous.

Cependant depuis quelques mois je vous trouve triste & contraint avec moi ; vos Lettres n'ont plus cette

simplicité touchante, la marque d'un cœur pénétré ; vos absences se renouvellent plus vîte, & durent plus long-tems. Fuyez, soupçons honteux, je vous abjure à jamais. Si le Ciel, ce Ciel impitoyable qui a poursuivi ma jeunesse ; si le Ciel lui-même vouloit que tu fusses ingrat un jour, je le défie de te rendre vil. Tu m'apprendrois mon malheur ; tu serois inhumain plutôt que d'être perfide, & je t'en remercierois. J'aime mieux périr d'un coup de foudre, que d'un poison lent. Une fois blessée, je veux qu'on arrache ma blessure. Eclairée par toi-même, il me resteroit au moins une consolation. Je ne pourrois te haïr ; &, victime de la sincérité qui est une vertu, je trouverois encore quelque chose à louer dans mon amant. Etre abandonnée de ce qu'on aime est un supplice affreux ; mais il en est un plus horrible, celui de le mépriser. Combien le trépas lui est

préférable! est-ce un malheur si grand d'être anéantie quand on n'est plus aimée ? Ecoute : si je ne suis plus tout pour toi ; si je n'ai plus à ton réveil ta premiere pensée ; quand tu ouvres les yeux, quand tu vois la lumiere du jour, si tu ne te dis pas : que me seroit-il sans elle ? Si tes songes ne te retracent plus mon image ; si tu es absent de ta maîtresse sans inquiétude & sans chagrin, ouvre-moi ton cœur, que j'y lise mon arrêt, la mort & la vérité. Oui, la mort, ou ta froideur ; plutôt qu'une caresse involontaire ; plutôt que l'expression parjure de ce que ton ame ne sent pas. Ne crains point de ma part les mollesses d'une ame commune, ces soupçons importuns, ces vains reproches dont la foiblesse accable l'ingratitude. Je suis née dans l'infortune; j'y ai traîné mon enfance ; j'y suis exercée ; & sentant avec énergie le charme d'être aimée,

je supporterai avec courage l'horreur de ne plus l'être : de ne plus l'être ! ah ! Dieu ! . . . tu vois mon trouble : eh bien ! un soupir, un mot, un regard de toi vont me rendre le calme profond où me laissoit l'amour. Tranquillise mon cœur ; sois tout entier à l'objet qui t'adore ; songe qu'un doute me déchire, qu'une certitude me tueroit ; songe à ma conduite depuis que je t'aime, à mes chagrins, à mon courage. On est l'amant de beaucoup de femmes ; on n'est le dieu que d'une seule, sois le mien . . . . que dis-je ? n'obéis qu'à l'attrait, ne te commande rien. S'il t'en coûte pour m'être fidele, n'écoute point l'amante qui t'invite à l'être. Malheur à celle qui demande d'être aimée, qui implore un sentiment qu'on lui refuse, & devient lâchement suppliante dans le moment de l'orgueil & du silence ! Je veux que tout vienne de vous :

c'est, parce que l'amour est libre; qu'il est le plus flatteur des sentimens; il seroit le plus vil de tous, s'il n'avoit que la froideur du bienfait.



LETTRE XVI.

Du Comte, au Chevalier de Gérac.

Lorsque malgré vos conseils, mes remords, malgré tout, je me suis livré à l'ascendant funeste que vous avez combattu, j'étois loin de prévoir les tourments de ma situation. Que les retours de l'honnêteté sont cruels, quand le cœur s'obstine à demeurer coupable! Mon bonheur est empoisonné; il coûtera des larmes..... O Ciel ! je n'ai qu'à vous détailler ce que je souffre; vous oublierez que je le mérite, & vous me plaindrez. Malheureux! je traîne dans l'abîme deux femmes, également belles, intéressantes & estimables; je tiens à l'une par le procédé, la probité, l'honneur & mes sermens; je conviens de ses droits, je me désespere, je pleure, &

je la trahis ! . . . . l'autre m'enchaîne ; me séduit, m'attache par ses graces, par ses vertus que je ne soupçonnois pas, enfin par le contraste inoui de ce qu'elle est avec ce qu'elle me sembloit être. Elle me croit libre, se livre à moi ; &, quand je l'adore, quand je voudrois ne vivre que pour elle, l'honnêteté m'en éloigne. . . . . . . Je lutte contre moi-même ; je me dissimule la vivacité de mes impressions ; &, jusques dans les bras de ma maîtresse, je crois entendre les cris de ma victime. Je ne sçais que devenir, que faire, je prends un parti, je ne peux l'exécuter. O mon cher Chevalier, quel barbare résisteroit à l'amour de Madame de Syrcé ? elle est unique ; elle ne doit point avoir de rivale. Pouvois - je sous des dehors frivoles m'attendre à trouver une ame tendre, délicate, la finesse de l'esprit, la chaleur de l'imagination, & la profondeur du sentiment ? Je lui dois

moins qu'à Sidley ; mais elle m'inspire mille fois davantage. Eh bien ! je la désole, je la contrarie, je la néglige. Quelquefois je voudrois qu'elle renonçat à moi, & je suis sûr que je n'y survivrois pas ; je lui cache l'ardeur de mon sentiment, afin de refroidir le sien ; &, si elle paroissoit distinguer quelqu'un, je sens que je me livrerois à tous les emportemens de la jalousie ; je mourrois de la perdre, & j'affecte d'avoir des torts pour la détacher ! .... Sidley, oui, Sidley elle-même me plaindroit, si j'osois, si je pouvois lui confier ce que j'éprouve. O Sidley ! ne pouvant éteindre mon amour, au moins je te l'immole ; jamais sacrifice n'a été plus pénible, plus déchirant ; il est au-dessus de mes forces. Hier j'allai chez elle, je la trouvai triste, je la surpris deux ou trois fois attachant sur moi des yeux pleins de langueur, & de mélancolie ; les miens malgré moi se mouillerent

de larmes, & je sortis pour les cacher. Quand je rentrai, je me contraignis, je voulus la distraire ; mais hélas ! ma gaieté n'étoit point vraie, elle ne put la partager ; je lui arrachai seulement ce sourire involontaire & vague qui échappe à la douleur même, & n'en impose point au perfide qui l'a causée. Concevez-vous mon désordre, mon agitation, mon embarras ? Madame de Syrcé ne verra donc en moi qu'un vil séducteur, tandis que je suis en effet le plus passionné, le plus tendre, le plus enivré des amans ? Je suis inhumain si je l'éclaire, méprisable si je l'abuse ; & voilà le fruit des conseils d'un homme que je croyois mon ami ! lui ! . . . . . son masque est tombé ; son nom seul excite mon courroux ; je déteste jusqu'aux services qu'il m'a rendus. Tout cela sans doute ne lui paroît qu'un jeu : quel jeu barbare ! il s'arme d'un poignard, & l'enfonce dans trois

cœurs à la fois. J'ai sçu par les gens qu'il a fait auprès de Sidley d'injurieuses démarches ; il a gagé des Emissaires pour tromper la Marquise; il m'a persuadé qu'elle se déchaînoit contre moi ; il lui a fait accroire que j'aimois Madame de Thémines.... J'ai tout sçu : le monstre ! ah ! je ne lui dois rien , j'aime à le penser , j'aime à me trouver ingrat ; que dis-je ? est-il possible qu'un pareil homme soit jamais l'auteur d'un bienfait ? Il ne tient pas à lui que je n'étouffe tout sentiment.... Non, je ne lui pardonnerai jamais les pleurs que je vais coûter. J'étois honnête, je l'eusse été toujours ; j'aurois eu le bonheur suprême de rendre heureux l'être confiant que mon cœur avoit choisi. Je n'aurois point vu le dangereux objet qui m'a perdu , que je préfere, que j'idolâtre, que j'offense , qui m'a sacrifié tous ses devoirs , le repos, le charme de sa vie, & pour

lequel mon sang est prêt à se répandre. Oui, mon ami, c'est Madame de Syrcé, c'est elle seule que j'adore; &, le croiriez-vous ? je suis encore entraîné par je ne sçais quel douloureux attrait vers celle pour qui je n'ai plus d'amour !..... cette inconséquence ne suffit pas ; la fausseté s'y joint ; je me défie de mes regards, de mes discours ; je m'avilis par le mensonge, mon ame y répugne, ma position l'exige, & je rougis tant de moi-même, que je n'ose me montrer tel que je suis à celles qui me croyent toutes les vertus. On peut éprouver des revers plus éclatans ; mais il n'est point de malheurs plus sensibles. Que j'envie votre sort, votre heureuse tranquillité ! Est-ce que vous partez bientôt ? ah ! demeurez : je prends cela sur moi ; le régiment peut se passer de vous ; mais moi, mais moi, puis-je me passer d'un ami ?

❧

LETTRE XVII.

De la Marquise, au Comte.

EH bien ! désespérez-moi, oubliez ce que vous m'aviez promis. Voulez-vous que je renonce à tout ? Voulez-vous ma vie ? Prenez-la, elle est à vous ; mais, si vous n'avez pas résolu de me faire mourir mille fois, moins d'aigreur & plus d'indulgence. Ne pouvez-vous donc rien pour moi ? N'ai-je rien mérité ? Les cruels ! Ils promettent tout, tant qu'ils desirent ! Esclaves alors, combien ils s'en vengent après ! De l'humeur ! de l'humeur contre moi ! Hélas ! mon injustice même devroit vous être chere, & vous vous emportez au moindre reproche ! Pensez-vous me corriger ainsi ? Quand on a tort on se fâche, & on se répand en excuses qui ne

prouvent rien; on ne dit qu'un mot; ce mot est tendre, & il persuade, quand il exprime un sentiment! .... Le connoissent-ils? Sentent-ils nos sacrifices, nos dangers, nos remords, tout ce qu'on fait .... tout ce qu'on risque, tout ce qu'on voudroit en leur faveur? Hier au soir, étiez-vous assez contrariant? Votre conversation m'a déplu. La raison, disiez-vous, est la base de toutes les vertus. La raison! quelle morale! elle me glace; je ne la puis souffrir. Je veux qu'on soit humain, compatissant, libéral, juste, vrai, indulgent, sans avoir l'ombre de raison. Je veux, je prétends que l'amour du bien, que son seul attrait nous porte à le pratiquer, & que nous soyons entraînés vers lui sans calcul, sans réflexion; j'aime qu'on juge, qu'on agisse, qu'on pardonne, & qu'on oblige par sentiment, non par principes; & je rejetterois les dons de l'homme froid qui me serviroit,

parce qu'il le doit. Je lui dirois : quand tu sçauras sentir mes maux, je te croirai digne de les soulager. Ah ! mon ami ! si la Divinité descendoit jusqu'aux humains, c'est sous les traits de la sensibilité qu'elle daigneroit se montrer à nous, & le mortel privilégié qui ne connut jamais que son enthousiasme, est à mes yeux bien au-dessus d'un raisonneur qui n'est vertueux que par honte, par crainte, ou par systême, ou par orgueil. L'un est un champ aride qui ne produit qu'à force de culture ; l'autre, un terrein que la main de l'homme n'a point soigné, mais qui, bon par lui-même, ne peut jamais cesser de l'être. J'adore les choses de pur mouvement. Quant à celles que la seule raison dirige, elles ne m'en imposent pas plus que les Rois, & la pompe des mots comme celle du Trône n'est pas faite pour m'éblouir. Un homme droit, faisant le bien par

instinct, seulement étonné qu'on l'admire, sans témoins de ses actions, sans espoir de récompense, sans étude, sans ostentation, Philosophes de tous les siecles; voilà mon héros. Les Dieux & les grands hommes, dans tous les genres, sont l'ouvrage de la nature. La raison n'en forme que les simulacres. Voilà comme je pense. Je suis bien aise d'avoir soulagé mon cœur aux dépens de tout votre bel esprit; vous parliez d'un air distrait, & vous ne parliez pas à ma fantaisie. Qu'avez-vous donc ? Osez me le dire; moi, je n'ose le demander. Pardonnez-moi ma mortelle dissertation; venez me voir de bonne heure: Adieu: aimez votre maîtresse, votre amie; elle ne vit que pour vous.

LETTRE XVIII.

De la Marquise, au Comte.

DES torts trop sentis pour n'être pas réels, mon cœur vous les a pardonnés. J'étois à votre arrivée dans l'accablement le plus profond, & vous avez suspendu ma douleur ; un charme inconcevable en adoucissoit l'amertume, & mon ame en volant vers vous devenoit moins triste à mesure qu'elle étoit plus agitée. Ah ! si un sentiment vrai vous parle en ma faveur, si l'amour le plus tendre a des droits sur vous, épargnez-moi des chagrins que je ne pourrois supporter. La moindre négligence me désespere. Que vous me ressemblez peu ! songez donc, cruel, songez que tout disparoît à mes yeux. Il n'est pour moi dans la nature que mon amant,

& je cesserois de m'y compter pour quelque chose, si j'étois peu pour lui. Vous qui me tenez lieu de tout, vous qui avez dans vos mains (plus que vous ne croyez peut-être) & mes jours & leur destinée, ménagez ma sensibilité ; craignez de déchirer le cœur qui est à vous. Ma tête, (quoi que vous disiez dans une de vos Lettres) n'est point la source de mes peines ; elles partent toutes de mon cœur. Mon imagination m'a pu quelquefois entraîner à des étourderies dangereuses ; mais, quand je m'afflige, c'est lui qui est blessé, c'est-là qu'est tout mon mal.

Seule à présent, retirée dans mon appartement, loin des autres, près de vous, je ne sçais si mes chagrins (que je ne vous confie pas tous) si leur trait douloureux n'ajoute pas à mon amour ..... puisse-t-il, hélas ! n'être funeste qu'à moi !

Etre suprême, pardonnez au trou-

ble d'une femme éperdue qui vous offense malgré elle, qui révere votre bonté, qui en aura besoin . . . . qui vous adore dans un de vos plus dignes ouvrages. . . . . Ah ! si c'est un crime, laissez-moi mes inquiétudes, laissez-moi mes doutes, mon enfer commence.

Cher amant, puisque l'amour ne fait pas le bonheur de la vie, sur quoi compter encore ? Je suis d'un noir horrible; je vous ennuierai; que voulez-vous ? Je suis vraie; j'épanche mon ame; je la mets dans la vôtre; j'y trouve une douceur extrême. . . . . D'où vient ne puis-je suivre mon cœur? d'où vient n'est-on pas toujours avec ce qu'on aime ? sentez-vous comme moi & les tourmens de la contrainte, & l'ennui de l'absence, & l'impatience du retour, & cette émotion que le bonheur change en ivresse, & la langueur plus douce, s'il se peut, qui lui succede ? Va, désespere-

moi si tu veux ; je trouverai des charmes à en mourir. Que dis-je ? toi ! tu pourrois me tromper ! tu pourrois adopter le barbare systême de ces hommes qui ne sont pas faits pour t'approcher, de ces hommes méprisables ; insensibles à l'amour comme aux procédés, assez heureux pour s'estimer, assez aveugles pour le pouvoir, & trop vicieux pour se repentir ? Vous sçavez qui je veux peindre : les malheureux ! de quoi jouissent-ils ? ces douces impressions si cheres aux cœurs sensibles, l'union pleine de volupté de deux ames bien tendres qui se croyent seules dans l'univers, ce charme intérieur qui les pénetre, ils ignorent tout cela ; ils promenent par-tout indifféremment des vœux glacés, & ne sentent rien que la dégradation de leur être, & les maux qui résultent de leurs affreux plaisirs. Laissez, ô mon ami, laissez ces petites ames à l'ennui d'elles-mêmes, &

ne perdez rien de la dignité de la vôtre. Les femmes sont une portion de la société ; que la bassesse & l'orgueil à la fois se fassent gloire de les abuser ; voyez d'en haut l'inhumanité de cet usage , & ne descendez pas jusqu'à lui.



LETTRE XIX.

Du Chevalier, au Comte.

Dès que j'ai vu, mon cher Comte, l'inutilité de mes conseils, je me suis tû : & que vous aurois-je dit ? est-ce que la passion écoute ? combien j'ai souffert en secret des peines que vous vous prépariez ? Les maux de votre situation étoient sentis par moi lors même que vous étiez loin de les prévoir : ils sont horribles, mais il ne faut jamais se dispenser du courage ; en voici le moment. Vous avez été foible, vous êtes malheureux ; l'énergie de l'ame doit ennoblir votre infortune. Vous êtes susceptible d'héroïsme ; oui, vous l'êtes. J'ai lu dans votre cœur ; je connois ses forces, & voici l'occasion de les exercer. Vous m'entendez, l'idée d'une belle action

doit être saisie aussi-tôt qu'apperçue. Je sçais tout ce qu'il vous en coutera ; je vois votre cœur se déchirer ; j'entends vos soupirs : mais qu'est-ce qu'un sacrifice qui ne met pas en presse le cœur qui s'y résout ? Peut-être n'y a-t-il point de malheurs dont l'estime de soi ne dédommage. Comptez-vous pour rien de perdre des remords ?

Vous avez promis à Sidley d'être à elle ; ce serment a été libre de votre part ; personne ne vous l'a arraché, &, s'il fut indiscret, le parjure seroit coupable. Je vais plus loin ; plus votre promesse a été secrette, plus elle doit être inviolable ; moins Sidley peut reclamer ses titres, plus vous devez les respecter. En y portant atteinte, ce n'est pas elle, c'est vous que vous deshonorez. Je plains bien celui qui, pour remplir ses devoirs, a besoin du frein de la loi, & de l'aiguillon des regards publics. Notre

frein, mon cher Comte, c'est l'honneur ; notre loi, le sentiment. La crainte des témoins ne lie que les ames communes. Au lieu de rompre un nœud que vous avez formé vous-même, voici l'instant de le serrer davantage. Sauvez-vous dans le sein de Sidley, & prenez-y, s'il se peut, de plus forts engagemens; enchaînez-vous d'un côté pour être libre de l'autre ; mettez-vous enfin dans l'impossibilité de refuser toute justice à celle qui a tous les droits : voilà ce que je vous demande, ce que je vous conseille, ce que j'attends de vous. Je vous juge, comme je me jugerois moi-même, & la contradiction de tous les hommes rassemblés ne me forceroit pas de penser autrement. Si le port que je vous ouvre n'a rien qui vous attire ; si votre cœur tremble de s'y reposer, il ne vous reste qu'un parti, celui de détromper Sidley, de lui enlever encore le peu d'illusion

qu'elle conserve ; la feinte n'est pas faite pour vous, & la dureté vaut mieux que la perfidie. Osez, cruel, osez lui plonger un poignard dans le sein, & n'en retirer le trait sanglant, que pour le porter aux pieds de sa rivale ! . . . . Devoit-elle jamais l'être ? si elle est honnête, comme vous le dites, & comme je le crois ; à quels dangers ne l'exposez-vous pas ? c'est sur l'infraction de tous ses devoirs que vous fondez votre bonheur ; vous ne pouvez trahir l'une sans dégrader l'autre. Quelles jouissances empoisonnées ! . . . voudriez-vous les connoître ? Je ne sçais, mais il me semble que la félicité vraie est inséparable des mœurs ; tous ceux qui en affichent l'oubli n'ont que des plaisirs faux & inquiets ; ils ne tiennent à rien, leur inutilité leur pese ; je les compare à l'étincelle qui se détache du feu, & va mourir sous la cendre. Ils perdent la sensation douce & délicieuse du

beau, du bon, de l'honnête, & n'ont plus d'organes pour sentir le bonheur. Mon cher Comte, ce n'est qu'en se livrant de bonne foi au charme d'un amour exclusif, qu'en se donnant tout entier à un objet qui peut accepter le don, qu'on trouve en lui sa félicité, & qu'on fait la sienne; on n'a sans cela que des jours d'ennui & de langueur, au sein même du tumulte. Une femme négligée, je dis la plus tendre, est d'abord désespérée; ensuite aigrie, indifférente après, & puis on la regrette lorsqu'on l'a perdue, parce qu'on perd tout, en perdant l'être rare qui sçait aimer.

Encore une fois, faites un effort; tirez-vous du cahos où vous êtes. Je n'approuve point votre ressentiment contre le Duc: est-ce qu'un tel homme mérite de la colere? s'il n'étoit qu'un sot, il faudroit peut-être en avoir pitié; mais il est à la fois frivole & méchant; c'est le mépris qu'il lui faut,

& le mépris est tranquille : c'est la vengeance de la supériorité. L'arme de la haîne est à tout le monde : pourquoi haïr, quand on peut se venger mieux, & souffrir moins ? Vous appréciez le Duc, il est puni. Je ne craignois pour vous que son *masque* ; il tombe . . . . . le misérable est sans défense.

Adieu, mon cher Comte ! puisse la voix de l'amitié parvenir jusqu'à votre cœur, & y réveiller tous les sentimens qui sont dignes de lui ! je vous embrasse.



BILLET

Du Comte, au Chevalier.

D'APRÈS ce que vous m'avez dit, j'ai voulu écrire à Sidley .... je n'ai pu m'y résoudre. .... Ma main trembloit, mes larmes ont coulé, & j'ai laissé tomber la plume. Je suis à la fois foible & perfide ; je rougis de l'un, l'autre me fait frémir, & ma honte & mes frémissements, & tout ce que je souffre ne change point mon cœur. Je suis bien digne de pitié! plus j'adore Madame de Syrcé, plus je m'indigne contre moi, & elle est loin de soupçonner le motif de mon humeur ; je ne lui écris plus, je ne veux plus lui écrire ; je tâcherai de la voir moins ..... vains projets! je ne sçai ce que je veux, ce que je ferai,

ce que je deviendrai. . . . . . Hélas ! je prévois tous les malheurs, & je les aurai tous mérités.



LETTRE XX.

De la Marquise, au Comte.

J'AI toujours le besoin de vous écrire, & vous ne l'avez pas, vous! d'où vient donc cela? ah! le bonheur est dans l'excès du sentiment..... les amans raisonnables ne sont que des amis. Je vous adore, & je vous fuirois au bout du monde, si vous ne me donniez que des vœux distraits; si vous n'aviez pour moi qu'un attachement réfléchi, ou de l'emportement au lieu d'amour. Pardonnez si dans notre conversation d'hier mon désespoir a éclaté; je le renfermois depuis plusieurs jours; vous me paroissiez froid; j'étois au supplice. Plaignez-moi d'avoir reçu du Ciel une ame qui me dévore; ne vous offensez plus de mes craintes.....

leur motif doit-il vous déplaire ? me fais-tu un crime de t'adorer ? ...... daignez rassurer plus tendrement votre amante ; vous n'avez d'autre reproche à lui faire que de s'allarmer trop aisément ; hélas ! d'où naissent ses allarmes ? vous le sçavez, gloire, réputation, grandeur, & les biens, & même la vie, elle dédaigne tout cela ; elle ne tient qu'à vous, & ne demande au Ciel que de l'anéantir avant que vous cessiez de l'aimer. Je ne suis point exigeante ; je suis loin de vouloir prendre sur vous d'autre empire que celui de l'amour ; je ne calcule rien, je n'obéis qu'à mon cœur, & je vous plairois peut-être davantage, si je mettois plus d'adresse dans ma conduite. Vous connoissez tous mes défauts, je ne vous en ai point caché un seul ; mais jamais l'orgueil n'arrêtera mes larmes, jamais il ne les fit couler. Je supporterois avec fierté, avec courage, avec insolence peut-

être un renversement de fortune; d'autres malheurs encore plus sensibles. Les peines du cœur me sont affreuses, je n'en connois point d'autres..... quelle est donc cette féerie que vous inventeriez, s'il falloit, dites-vous, renoncer au bonheur d'être à moi ? en est-il d'autre que l'amour ? & croyez-vous que je puisse vivre un seul instant sans le vôtre ? Cette phrase de votre billet m'a fait frémir...... Ecrivez-moi que vous m'aimez, que vous m'aimerez toujours; écrivez-le moi sans cesse. Cher amant, tes Lettres représentent pour toi en ton absence; je les mets sur mon cœur; je les gronde quelquefois; je les adore toujours. Celles qui sont froides me font soupirer, & non pas regretter d'être à toi : même quand tu m'affliges, c'est moi que j'accuse; je me reproche de ne sçavoir pas plaire assez: je ne me répens plus de rien, & je voudrois te donner tous

les jours de nouvelles preuves de ce que je sens tous les jours davantage.... Epargnez-moi donc ces inquiétudes qui font qu'on pleure la nuit, qu'on est méchante à son réveil, qu'on reçoit la réponse la plus seche, qu'on l'approche du feu, & qu'on tremble qu'il n'y prenne, & puis qu'on se raccommode avec elle, & puis qu'elle n'est pas baisée, mais relue, mais serrée tout aussi soigneusement que si elle en valoit la peine. .... Je suis folle, n'est-ce pas ? on l'est toujours quand on aime; on l'est à proportion de ce qu'on aime. N'oubliez pas que nous soupons ensemble : je détesterois le monde sans vous ; je ne suis bien qu'où vous êtes. La voilà trouvée la chimère de mon imagination ; je n'ai plus de desirs vagues, d'inquiétudes secrettes, vous avez tout fixé.



LETTRE

LETTRE XXI.

De la Marquise, au Comte.

Je hais & l'amour & le jour où il est entré dans mon cœur, & moi plus que tout le reste. Pourquoi, quand vous cherchiez à me plaire, ne vous montriez-vous pas à moi tel que vous êtes? J'aurois moins de reproches à vous faire: c'est à votre sentiment seul que j'ai cru céder, &, si vous m'aviez donné des armes contre vous, j'aurois trouvé des forces contre moi-même. Cruel amant! dont j'avois fait mon Dieu, mon cœur me trompoit; je renonce à vous, je ne dois plus.... je ne veux plus vous aimer; je veux, s'il est possible; je veux vous oublier..... Ah! que plutôt malheureuse par vous, & plus malheureuse que vous ne pouvez le croire, votre

amante ne connoisse d'autre plaisir que celui de pleurer dans vos bras ; qu'elle pleure le reste de sa vie la perte de son repos, son erreur, mais jamais votre absence. Eh ! que deviendrois-je loin de vous ? vous ne me connoissez pas ; vous me ménageriez davantage ; vous ne passeriez point trois jours sans me voir ; vous ne souperiez point avec Madame de Thémines, & sur-tout vous ne m'en feriez pas un mystère : craignez ma tête, craignez l'excès de ma sensibilité ; mais ne craignez que pour moi. Vous pouvez rendre mes jours affreux ; vous ne pouvez m'empêcher de veiller à la tranquillité des vôtres. Quelle Lettre ! vous l'enverrai-je ? oui, sans doute ; d'où vient vous cacherois-je ce que j'éprouve ? j'aime mieux être accusée d'injustice que de fausseté. Lisez, répondez, dites que j'ai tort, sur-tout persuadez-le moi bien ; mon bonheur dépend de

cette opinion. Oui, oui, prouvez-moi que je me trompe : l'un de nous deux est coupable ; mon cœur me dit que ce n'est pas moi, &, puisque je pleure, c'est vous qui l'êtes.



LETTRE XXII.

De la Marquise, au Comte.

Je rentre, & ne vous trouve pas! votre nom n'est pas même écrit sur ma liste. Je suis à moitié morte, je voudrois l'être tout-à-fait. Vous, Monsieur, soyez heureux, soyez-le toujours, vous pour qui j'aurois donné mille fois ma vie. .... La mienne ne sera pas longue: eh! qu'en ferois-je?... je ne suis plus aimée. Le seul espoir d'une fin prochaine adoucit mes maux..... ils sont au comble; je vous les pardonne; je ne vous souhaiterai jamais que du bonheur..... Venez demain .... pour la derniere fois. Rapportez-moi mon portrait, mes Lettres..... non, gardez-les, gardez-les toujours. Revoyez quelquefois l'expression de ma tendresse...

Ne haïssez point mon image.... je ne vous ferai point de reproches ; je n'ai point le droit de vous en faire. Mon sentiment ne vous lie point ; vous n'êtes à moi que par le vôtre ; s'il est éteint, il est juste que je ne vous sois plus rien. La foi des amants est volontaire ; on le sçait, les sermens de l'amour n'ont aucune valeur ; les reclamer seroit une injustice ; ils ne sont sacrés qu'autant qu'ils sont sentis, & l'insensé qui promet, & l'infortunée qui croit s'abusent tous deux. Je n'en puis douter ; une autre vous occupe, une autre vous arrache à moi .... une autre ! ô Ciel ! & dans quel tems ! .... Il suffit. Sans consolation de votre part, sans espoir de la mienne, mon ame est préparée ; heureuse encore que rien ne touche la vôtre ! vos chagrins m'eussent accablée, &, dans l'abîme profond où je suis, je ne craignois que votre sensibilité. Je vous demande une

seule grace ; c'est de me confirmer par une Lettre ce que votre conduite m'annonce. Dieu ! si vous étiez encore ce que je vous ai cru toujours ! hélas ! non ; je n'ose, je ne puis l'espérer. Vous n'avez point ces épanchemens doux, dont la source est dans l'ame, qui survivent au desir & divinisent le bonheur. Ces soupirs d'un amant enivré de son amour, ce *je vous aime*, qu'il est si charmant de dire & d'entendre ; le recueillement du silence, son expression, lorsqu'on se regarde & qu'on s'adore ; vous n'avez rien de tout cela, & votre contrainte arrête en moi ce que vous y trouveriez, si vous pouviez, si vous sçaviez aimer. Que ce soit votre faute ou la mienne, je n'ai à me plaindre que du sort, & je n'exige que de la bonne foi. Peut-être dans les bras d'une autre regretterez-vous, & ma tendresse que vous ne partagez pas, & les foibles avantages que j'ai reçus

de la nature, & jusqu'à mes défauts..
Quoi qu'il en soit, ne craignez point de déchirer mon cœur; ne craignez que de le tromper, ou de vous abuser sur les mouvemens du vôtre. Consultez-vous bien; ne me cachez pas la moindre chose. N'ai-je plus sur vous que les droits de la reconnoissance? Ouvrez-moi votre ame; l'excessive sensibilité de la mienne fait toute ma pénétration; rien ne m'échappe. Il se peut que l'impatience d'obtenir, en vous prévenant trop sur mon compte, m'ait prêté ce que ma foiblesse m'enleve. Votre cœur, ou votre imagination fermée alors, soit à mes imperfections, soit aux graces des autres, a pu malgré vous s'y r'ouvrir. Votre honnêteté, votre raison peut-être vous disent encore du bien de moi; mais je suis perdue si vous avez recours à elles. Que sçais-je enfin, que sçais-je, si vous n'avez pas des regrets? Ah! plutôt

vous perdre pour jamais . . . à l'instant, que de vous en coûter un ! . . . Malheureux ! qui t'aimera comme je t'aimois ! mais du moins si vous m'abandonnez après tous mes sacrifices, & malgré mes terreurs . . . . que vous ne connoissez pas toutes, souvenez-vous quelquefois de la passion la plus tendre, & dont les suites funestes.....

Adieu, adieu; demain je vous en dirai un éternel. . . . . . On me trouve de la fiévre. . . . ah ! tant mieux.



LETTRE XXIII.

De la Marquise, à son amie.

OUVREZ-MOI les bras de l'amitié, que je me cache dans son sein; je n'ose lever les yeux sur moi, je n'ose envisager la lumiere du jour, & je rougis d'avance de l'horrible secret qui va m'échapper. Hélas! mon amie, en vain je m'abusois, je m'étourdissois en vain sur le motif de mes frayeurs; je viens de sentir l'indication secrette de ce que je redoutois plus que la mort. Voilà trois mois que mes craintes durent, l'affreuse vérité les remplace. Je frémis; où fuir? qui me recevra? Il me semble que mon crime est écrit dans tous les yeux. Malheureuse! les sanglots me suffoquent, mes larmes coulent, je ne vois plus ce que j'écris.... Vous m'entendez....

vous me devinez .... je suis perdue. Oui, mon amie, ma confidente unique, ma seule consolation, voilà le sujet de cette tristesse profonde dont vous vouliez connoître la cause. Fixez si vous l'osez l'abîme où je suis, & concevez mon infortune. Devoir, préjugé, repos, décence, j'ai tout bravé, tout sacrifié, tout oublié. Je brûle d'un feu sans retour; mes soupirs rentrent dans mon sein oppressé, sans que mon amant y réponde. Mes yeux sont noyés dans les pleurs, & sa main ne les essuye pas; il me néglige, m'abandonne, me trahit sans doute, me hait peut-être, &, dans l'instant même de sa perfidie, de sa froideur, de sa cruauté, je renferme, je porte dans mon sein le gage malheureux de ma faute, de ma crédulité, de ma foiblesse, hélas! & de mon idolâtrie! que deviendrai-je? vous-même vous me repousserez, vous ne voudrez plus me voir; je serai le rebut de la so-

ciété. A charge à l'amitié, à ma famille, à moi-même, comment soutenir les regards d'un époux, d'une mere respectable, les vôtres, les miens ? . . . . ma tête se trouble ; un nuage m'environne ; il ne s'offre à moi qu'un cahos épouvantable, & je vois tout confusément . . . . . excepté le deshonneur. N'importe, je m'y soumets, & tous les désastres fondront sur moi avant que je cherche à lui échapper par le renversement de toutes les loix de la nature. J'aime mieux être un objet de mépris pour un monde injuste, que d'effroi pour mon propre cœur, & déclarer une foiblesse, que de cacher un assassinat. Qu'est-ce que la honte auprès du crime ? j'embrasse l'une pour me sauver de l'autre ; &, dans la situation où je suis, il est honorable peut-être d'accepter l'infamie. Je vous dirai plus : quand depuis deux ans la conduite de M. de Syrcé ne m'auroit pas

fait prendre le parti de rompre avec lui toute liaison intime, je n'aurois point la bassesse de couvrir ma faute aux dépens de mes enfants ; je ne donnerois point leur nom à celui qui va me perdre, déposer contre moi, & constater ma foiblesse, sans me rendre plus criminelle. Etre infortuné, proscrit dès ton premier souffle, & condamné dans le sein même de ta mere, du moins tu resteras dans ce sein malheureux : elle ne t'ôtera point le jour, le seul bienfait que tu puisses en attendre ! mon amie, je subirai la honte ; elle est mon partage ; mais, dites-moi que j'aurai toujours des droits à votre pitié ; c'est le seul sentiment que vous ne devez pas me refuser. C'en est fait, je m'abandonne à la Providence ; je supporterai ses coups avec courage ; rien n'est effrayant pour moi que de les mériter. Vous ne sçavez pas encore jusqu'où va mon égarement. Au com-

ble du malheur, je pardonne à celui qui l'a causé. Son excuse est dans mon cœur, sur mes lévres ; je m'abhorre sans lui reprocher rien, & parmi tous les chagrins qui m'accablent je pleure avant tout son inconstance. Mon sang se glace, mon cœur s'est ouvert . . . . je sens le dernier trait de l'infortune. Le cruel ! c'est cet instant qu'il choisit pour me laisser à moi-même ! Que dis-je ? ô mon amie, gardez-vous de le juger avec une rigueur . . . . qu'il ne mérite pas. Je lui ai tû mes maux, il les ignore, & cette circonstance le rend un peu moins coupable. Je me forcerai même si je le puis à un silence éternel ; je ne veux point de sa commisération. Je déteste d'avance tous les soins que l'humanité me rendroit, & dont je ne pourrois pas rendre grace à l'amour ; mais ce qui me décide plus que tout le reste au parti douloureux que je prends, c'est la satisfaction de garder un

motif secret pour justifier ce que j'aime, & d'avoir à me dire : s'il eût connu mon état, peut-être il m'eût rapporté son cœur, & ne se seroit pas fait un plaisir barbare de déchirer le mien.

Voilà mon sort : le passé m'accable, l'avenir m'épouvante, le présent me fait rougir. Je passe les nuits à pleurer, les jours à me contraindre, à dévorer mes larmes ; vous seule, mon amie, vous seule recevez les épanchemens de mon cœur. Quand il succombe à ses souffrances à chaque instant renouvellées, il ne peut dans l'Univers entier se reposer sur un seul mortel, pas même sur celui qui en est l'auteur. Nul être n'est touché de mes maux ; il faut en gémir en silence, les renfermer avec effort ; montrer un visage serein lorsqu'on a la mort dans l'ame, n'oser jouir même de sa douleur, & craindre un public qui auroit la barbarie d'y insulter ! .... Je ne puis

finir ma Lettre .... je crains de vous l'envoyer...... Sophie, ma fidelle Sophie vous la portera ; cette fille m'aime tendrement, & tout, jusqu'à son affection, ajoute à mon supplice. Je frémis chaque fois qu'elle me regarde ; je n'ai pas osé l'instruire, & c'est encore une consolation dont je me prive ; il n'en est pas pour moi : le Ciel est juste.....



BILLET

De la Marquise, à son amie.

AH! que viens-je de lire? . . . tous mes sens sont émus: mon amie, ma tendre amie, votre Lettre est un bienfait; elle est trempée de vos larmes; je l'ai couverte des miennes. Tous les cœurs ne me sont donc pas fermés.... Un rayon de joie peut donc luire au fond de l'ame la plus infortunée! J'irai vous voir. . . . oui, oui, je vous verrai. . . . vous aurez pitié de moi, &, malgré toute l'horreur de mon sort, je serai heureuse dans vos bras. Que je vous remercie! que je vous aime!



LETTRE

LETTRE XXIV.

Du Comte, à la Marquise.

VOUS savez la fiévre, dites-vous? ah! qu'elle s'attache à moi! .... c'est moi, moi seul qu'elle doit consumer. Votre agitation, votre douleur est mon crime; je le déteste, je le pleure; les jours que je ne vous ai point vus, je les ai passés dans l'amertume, dans les remords, sur-tout dans le regret d'être éloigné de vous: plus je vous aime, hélas! & plus je suis coupable. De grace, ne m'interrogez pas sur ce que je vous écris; il n'est pas tems encore; vous sçaurez tout. Ne me suivez point dans l'abîme; cet abîme est mon cœur; quand j'y rentre, tout s'obscurcit pour moi.... mais c'est vous seule que j'y trouve. Je n'aime... oui, je n'aime, je n'adore que vous,

& je le dis avec un trouble extrême ; mais je vous le dis, je vous en fais le serment. Je le jure par l'honneur.... qui m'est encore sacré. A Dieu ne plaise que je prenne jamais d'autre chaîne ! Si l'on me donnoit à choisir d'un poignard, ou d'un nouvel amour, je me jetterois sur le poignard, & me croirois heureux. Je renonce.... je voudrois renoncer à tout, excepté à vous. Pardonnez aux horreurs de mon style ; elles sont toutes dans mon ame. Le comble de mes tourmens est d'être accablé de vos reproches, & de ne pouvoir les trouver injustes. Ah ! mon amie, mon unique...... que dis-je, ma plus chere amie, que je suis malheureux !...... vous l'êtes. Voilà donc l'amour ! voilà donc ses abominables effets ! voilà ce que produit le plus beau présent de la Divinité.... Les pleurs, le désespoir, je dirois presque la barbarie ! on est barbare, quand on coûte une seule larme

à ce qu'on aime. Oui, je vous aime; oui, je le jure à vos pieds.... Ah! si je vous aimois moins, je serois moins à plaindre. Encore une fois, ne me pressez pas d'expliquer ce mystère; contentez-vous, ô la plus charmante des femmes, de régner seule & pour toujours sur un cœur, qui, tout criminel qu'il est, n'en est peut-être que plus digne de vous.

BILLET

De la Marquise, au Comte.

VOTRE Lettre m'a fait fondre en larmes. Dieu! quel est donc ce mystère que vous me cachez, sur lequel vous ne voulez pas que je vous interroge? Cruel! vous me glacez d'effroi! je ne sçais que penser..... qu'ai-je encore à craindre! Dites-moi, dites-moi tout; je le mérite: je meurs d'inquiétude. J'attends votre réponse, elle va décider mon sort ... il est horrible....



LETTRE XXV.

De la Marquise, au Comte.

QU'ELLE est tendre, qu'elle est consolante la Lettre que vous venez de m'écrire! je l'ai baisée mille fois. Cependant vous ne me dites point ce que je vous demandois hier avec tant d'instance, & ce que vous vous obstinez à me taire. Qu'est-ce donc? que l'incertitude est cruelle quand on craint tout; quand l'imagination se crée des monstres, & que le cœur les adopte! Eh bien! étois-je mal inspirée? oui, oui; il est au fond de mon ame un avertissement secret qui ne me trompe point, qui me rend ou qui détruit ma confiance, &, quand je vous fais du chagrin, quand j'en ai, je suis d'autant plus malheureuse, que c'est votre ouvrage. Hélas! je crois,

j'aime à croire tout ce que vous m'écrivez; mais je détesterois & vos sermens & vos soins, si l'amour le plus vif ne vous les rendoit pas nécessaires; s'ils étoient la suite d'un sentiment plus honnête, plus réfléchi qu'impérieux. Agissez pour vous, ou ne comptez pas sur ma reconnoissance. Je ne puis être touchée des marques de votre tendresse, que lorsque votre bonheur en sera l'objet... Il est donc vrai, vous m'aimez?... vous n'aimez que moi! ce n'est point le procédé qui vous arrache cet aveu; il part de votre ame! je défie le ciel de m'accabler. Que l'homme qui trompe est à plaindre! & comment ne le seroit-il pas? il afflige, il se condamne à la fausseté, au mensonge; on le dévoile tôt ou tard: il est persécuté par celles qu'il associe à son malheur; entraîné vers l'une, retenu par l'autre, grondé ici, subjugué là, soupçonné partout, il n'est content,

ni estimé nulle part ; il donne de l'humeur ; il en prend, & finit par n'intéresser personne. De la bonne foi, mon ami, de la candeur. Sans cela on fait des infortunées, on l'est soi-même ; ce qu'on inspire est un fardeau ; on n'a que des jouissances imparfaites, on perd son empire sur les cœurs les plus tendres. Va, le bonheur est de rendre heureuse celle dont on est aimé, de se dire : sa félicité est mon ouvrage. Je suis à l'objet qui m'a tout sacrifié ! je regne sur une ame sensible ; elle ne sera ni déchirée, ni refroidie par moi. Voilà, voilà les seuls plaisirs dignes de vous ; le moindre partage désespere & tue l'amour.

Adieu ! mais ce secret, cet inquiétant secret ! je me fie à votre promesse, & j'en attends l'exécution. Hélas ! tous les miens ne vous sont pas encore révélés. . . . . Adieu.

LETTRE XXVI.

De la Marquise, à son amie.

IL n'est point coupable; non, mon amie, il ne l'est point, je ne suis plus à plaindre .... & vous avez pu le haïr, le mépriser! Lui! ah! Dieu!.... c'est moi, hélas! c'est moi seule qu'il faut priver de votre estime; je n'y ai plus de droits, mon amant les a tous... il est fidele; je ne vois, je n'appréhende plus rien.... Qu'ai-je à craindre? son cœur m'appartient, & le mien plus enivré que jamais ne sent le remord même qu'avec joie. Je vous effraye, accablez-moi de vos reproches; je les mérite, je ne m'en fais plus. Concevez, s'il est possible, quel empire a sur mon ame le mortel charmant que j'ai cru ingrat sans cesser de l'idolâtrer. Jugez de mon délire!

en dissipant mes soupçons, en détruisant mes craintes, mes doutes insupportables; c'est peu d'avoir suspendu mes maux, d'avoir charmé, adouci jusqu'aux horreurs de ma situation, il me la fait oublier, & cet oubli ne vous étonneroit pas, si vous pouviez descendre dans mon cœur, si je pouvois vous peindre l'excès de mon amour. J'ai osé me croire heureuse, lui dire, lui mander que je l'étois; en m'assurant de sa tendresse, il a fermé mes yeux à tout. Je frémis de l instruire, je ne lui dévoilerai ce mystère affreux qu'à la derniere extrémité.... Je tremble de l'affliger.... le croiriez-vous, mon amie, c'est pour lui que je tremble! en répondant à ses dernieres Lettres, je pensois n'avoir à l'entretenir que de ma félicité; j'ai pu me faire cette illusion! je me trompois moi-même pour mieux l'abuser sur les dangers qui me menacent, qu'il m'a rendus chers,

où je trouve de la douceur, qui m'attachent plus fortement à lui...... Mon état, tout horrible qu'il est; eh bien! je l'adore comme le gage de notre union, de notre ivresse & de nos sentiments. Je ne suis plus à moi, je rougis de m'en trouver si loin..... quel est donc cet ascendant impérieux; quel est ce pouvoir étrange de l'amour, cette magie inexplicable qui change les peines en plaisirs, entretient le courage au sein de la foiblesse, place l'énergie à côté du malheur, ennoblit la défaite, l'abandon de soi, l'oubli du reste, & fait une jouissance encore des périls, des peines, de la honte & des larmes! oui, oui, sous le poids de l'infortune, sous le poids plus accablant du crime, je connois le bonheur... je suis aimée.



LETTRE XXVII.

De la Marquise, au Comte.

Eh bien ! reprenons-la donc cette agitation de l'amour, qui fait le malheur, l'inquiétude, & le charme de la vie ; reprenons & son trouble, & son désordre, & ses foiblesses, & ses allarmes, & même ses injustices. Ne vous plaignez point des miennes : plus un sentiment est profond, plus on doit être blessé de ne pas trouver dans l'objet préféré à l'Univers le retour qu'on mérite, le prix de sa tendresse, de ses sacrifices, une consolation à ses torts, un abandon égal au sien. Je l'avoue, j'ai tremblé, j'ai craint (& vous y avez donné lieu) de ne vous être pas aussi nécessaire que vous me l'êtes. Je ne vous ai point dit tout ce que cette idée avoit

d'affreux pour moi, ni la violence de mes tourments. Les réflexions qui en ont été la suite me parurent du calme, & j'osai m'en applaudir. Va, ce calme n'étoit que de l'abattement ; le désespoir étoit au fond de mon cœur. Je ne me suis parée ni d'un vain courage, ni d'une fausse tranquillité. Je ne t'ai point trompé ; je m'abusois. L'amour reprend ses droits ; je te rends tous les tiens ; & puissé-je ne m'en jamais repentir ! ah ! prenez pitié de votre folle maîtresse ! oui, je le suis, je le serai davantage. Je n'entends rien au sentiment paisible ; je vous aime avec excès ; & je conserverois de la raison ! je n'en ai point, je n'en veux point avoir ; j'en détesterois le retour. Nous y perdrions tous deux ; vous ne retrouveriez nulle part la vérité de mon amour ; vous regretteriez mes injustices, mes extravagances, le délire de ma tête, la profonde sensibilité de mon ame ; vous seriez languissam-

ment aimé; on vous passeroit tout; on ne sentiroit rien, vous ne seriez pas heureux, je serois vengée, & rien alors ne manqueroit à mon infortune. Songez-y bien, mon repos, ma félicité, ma vie, sont entre vos mains; vous les pouvez anéantir; &, si vous sçaviez combien je m'abhorre quand j'ai à me plaindre de vous, si vous le sçaviez, cruel, vous en seriez effrayé. Ménagez ma délicatesse, si je vous suis chere, & si vous m'aimez foiblement, rendez-moi le service de m'accabler sans nul égard. Je ne crains point de cesser d'être, je ne crains que de souffrir, &, ne tenant qu'à vous, je ne connois de perte que la vôtre. Mais écartons ces sombres images; tu m'aimes, tu me rends mon existence précieuse (quels que soient les malheurs qui la menacent) va, je n'ai à présent que celle que tu me donnes. Je compte sur ton honnêteté, sur tes sermens, sur ton

cœur : ah ! tout m'assure de lui, & s'il étoit possible..... ma tendresse en augmenteroit. Quel pouvoir vous avez sur moi ! non, vous n'imaginez pas à quel point il m'étonne ! Je n'ai jamais été absolue ; mais j'étois indépendante, bien attachée à mes fantaisies, & je n'ai plus que le desir de vous plaire : vous me faites sentir qu'il y a une douceur extrême à soumettre sa volonté à celle de ce qu'on aime, que les plus grands sacrifices sont les plus délicieuses jouissances, & que la liberté que j'adorai, ne vaut pas la chaîne que j'adore. Adieu.



LETTRE XXVIII.

De Mad. de Sancerre, à la Marquise.

MA chere enfant, c'est avant-hier que j'ai marié la fille de mon Fermier. C'est moi-même qui l'ai parée ; elle étoit jolie comme l'amour, & belle comme l'innocence. La nôce s'est faite dans mon château. Imagine-toi tout le tumulte de la gaieté rustique, des tonnes couronnées de fleurs, le vin ruisselant partout, les danses des jeunes filles & des jeunes garçons, l'embarras des mariés, la timidité de leur amour, & la naïveté de leur expression, & moi au milieu de tout cela fêtée, caressée, ensevelie sous les bouquets, chantée, célébrée, causant avec les meres, embrassée par les vieillards, & ouvrant le bal champêtre : ..... j'en suis encore toute ré-

jouie ; cette petite fête m'aura rajeunie pour dix ans. Il est si doux de contribuer à la félicité des autres, & d'en être le témoin ! Claudine s'appelle à présent Madame Louis ; elle est toute fiere de son nouveau nom, & elle sera digne je crois du titre d'épouse. Je l'ai bien prêchée. M. Louis est déja très aimé ; on me paroît toute familiarisée avec ses manieres un peu brusques, mais qui peuvent fort bien n'en être pas moins tendres. Il est gai, jeune, robuste ; il y a là de quoi faire un bon Laboureur, & un excellent mari. Je souhaite ardemment leur bonheur, & je leur ai répété bien des fois qu'ils ne le trouveroient que dans l'accomplissement de tous leurs devoirs. Tant pis pour eux s'ils l'oublient : mais ils ne l'oublieront pas. Les gages de leur union viendront bientôt en augmenter les charmes. Loin des séductions, au sein des plaisirs tranquilles, fideles

à l'Hymen, soumis à la nature, sensibles à l'honneur, ils seront l'exemple de mon village ; auront mes regards pour encouragement, & l'estime générale pour récompense. Que la vertu me plaît ! je l'honore partout où je la trouve.

Ma chere fille, vous ne voulez donc point venir me voir ? Je ne sçais, mais vos Lettres sont tristes, embarrassées; je n'y retrouve point cette liberté d'esprit, ces saillies qui me charmoient. Si tu as des chagrins, mon enfant, quelle autre que moi a plus acquis le droit de les connoître, de les partager ? eh ! quelle peut en être la cause ? Fêtée, brillante, chérie de la société, adorée par ta mere, que manque-t-il à ton bonheur ? je le devine : tu es avertie par le vuide de ton ame de la futilité de ses distractions ; sa pénible inquiétude en est à la fois l'éloge & le tourment. On se lasse de l'évaporation, mais souvent

on la remplace par quelque chose de pis. Prens-y garde; il vaut mieux fixer le mal dans la tête, que de le laisser descendre dans l'ame ; c'est-là qu'il fait de cruels ravages, & la sensibilité qui est presque toujours une peine, devient un fléau quand le devoir la contrarie. Ma chere fille, voi par mes yeux ce monde qui éblouit les tiens. J'écarterai les illusions qui t'en voilent les écueils, & tu seras effrayée des précipices auprès desquels tu as joué si long-tems. Ta mélancolie même est un trait de lumiere dont tu dois profiter. Vas, on n'est heureux qu'en respectant ses liens ; l'Hymen, l'amitié, les attachements légitimes, voilà les sources du peu de bonheur que le Ciel nous accorde. Hors de-là tout est prestige ; on n'embrasse que des ombres ; la vérité repose dans le sein de la nature. Viens, tu la trouveras ici dans toute sa fraîcheur, & avec tous ses charmes. C'est ici que

les nuits sont calmes & les jours sereins; viens, tu m'aideras à découvrir les malheureux qui se cachent, & nous serons payées de notre recherche par la joie de les soulager. On sort toujours plus heureux de la cabane où l'on a surpris le pauvre par des secours inattendus. Je te l'ai entendu dire bien des fois, la douceur de plaire, ne vaut pas le plaisir d'être utile. Eh bien ! qui t'empêche de le goûter, il te détacheroit de tous les autres. Les bénédictions des habitans des campagnes ont un charme que ne peuvent avoir les froids hommages de la ville.

Ton âge a besoin d'amusements, je le sçais : eh ! mon amie, quand l'ame est pure, on en trouve partout. Le désordre naïf de mes danses pastorales me réjouit cent fois plus que la symétrie des vôtres. Mon parc, mon potager, mes étangs, le bois que j'ai planté, tout cela m'oc-

cupe & m'enchante. Ces jeunes arbres que tu as vu naître, & que j'ai tant soignés, ils commencent déja à me couvrir de leur ombre, & j'aimerois bien à te voir respirer le frais sous leurs feuillages.

A propos, j'ai reçu des nouvelles de M. de Syrcé, que ses inspections ont amené à quelques lieues de chez lui. Il m'a écrit, je suis très-contente de ce qu'il me mande; il vous rend justice, & rougit d'autant plus de ses torts, que vous n'en avez point avec lui. . . . .

Adieu: sur-tout écrivez-moi plus gaiement. Le style de vos dernieres Lettres ne va point à votre âge, à votre position, à vos espérances, en un mot, à tout ce que vous êtes. Quand le cœur est tranquille, l'esprit est enjoué, &, à tout prendre, je me défiois moins de ta folie, que je ne crains ta tristesse : je t'embrasse bien tendrement. Mon Dieu ! que

j'aurois de joie du retour de M. de Sÿrcé ! il n'est qu'étourdi ; j'en augure des merveilles ; il changera sûrement, & alors, n'est-ce pas ? il faudra bien lui pardonner.



LETTRE XXIX.

Du Comte, au Chevalier.

DOIS-JE remercier le sort ? Dois-je l'accuser ? Dans ce moment peut-être la malheureuse Sidley est instruite de tout, sans que j'aie osé rompre le silence ? Voici, mon cher Chevalier, sur quoi je fonde .... dirai-je mon espoir ou ma crainte ? Il y a deux jours que j'allai chez elle ; elle n'étoit point visible. En l'attendant, je me promenai dans son jardin, dans ce jardin qui fut si long-tems mon univers. C'est-là que, près de Sidley, je m'occupois de sa rivale : je parcourois une des premieres Lettres que Madame de Syrcé m'a écrites, & qui contient les expressions les plus vives de l'amour heureux. Tout-à-coup Sidley l'air abattu, l'œil sombre, les

cheveux en désordre, paroît à la croisée de sa chambre. Je me hâte de cacher le gage de ma trahison ; je cours précipitamment ; la frayeur, la surprise, le trouble me rendirent inattentif, & la fatale Lettre, que je croyois en sûreté, me sera sans doute échappée. En rentrant chez moi, je l'ai cherchée vainement. Depuis, je n'ai osé retourner chez Sidley ; elle ne m'a point écrit ; je seche dans les tourments de l'incertitude : jamais on n'a senti une agitation plus cruelle. Dans ce flux & reflux de sentimens contraires, je me suis déterminé à révéler tout à Madame de Syrcé. Eh quoi, mon ami ! c'est dans ce moment que vous m'allez quitter ! Votre pere est malade, & vous rappelle. Je ne sçais, mais votre départ est pour moi le présage de quelque grand malheur. Adieu, mon ami.



LETTRE XXX.

De Fani, jeune personne au service de Sidley, au Comte.

MONSIEUR LE COMTE,

Je vous écris en fondant en larmes; ma maîtresse, ma chere maîtresse, cette femme adorable, pour qui je donnerois ma vie, pour qui je la donnerois avec joie, eh bien ! depuis quelques jours elle est tombée dans une mélancolie si profonde, qu'elle ne me parle plus & n'attache sur moi que des yeux distraits, où roulent des pleurs qu'elle veut cacher. Je ne puis deviner la cause de cet état; mais vous, Monsieur le Comte, mais vous. . . . . Est-il possible que vous ne la connoissiez pas ? Ce n'est que par vous que Ladi peut avoir du chagrin

ou du bonheur. Vous êtes tout pour elle, & elle mourroit de désespoir, si elle n'étoit pas tout pour vous. Il faut que je soulage mon cœur : je ne puis rien dissimuler, & j'ai besoin de vous dire tout ce qui l'oppresse. Cette nuit, une heure après qu'elle s'étoit couchée, elle s'est levée sans m'appeller, est descendue seule dans le jardin, & s'y est promenée à grands pas jusqu'à la pointe du jour. Je l'ai suivie des yeux à la clarté de la lune, qui me laissoit distinguer ses mouvemens : elle étoit pâle, échevelée ; il lui échappoit des soupirs entrecoupés de quelques mots : elle prononçoit votre nom, & son trouble augmentoit. Enfin, elle a rentré ; elle a tiré de son secrétaire vos Lettres & votre portrait : ses larmes alors ont coulé en abondance. Elle s'est penchée sur son lit, & est restée dans cette attitude jusqu'à l'heure à laquelle j'ai coutume d'entrer dans son apparte-

ment. Mes yeux étoient rougès & gonflés. . . . J'avois tant pleuré ! . . . . Elle s'en apperçut, sourit, & voulut me dire quelques paroles qui expirerent sur ses levres. Elle me fixa avec bonté, me prit la main, & me pria de me retirer. Ah ! Monsieur le Comte, qu'avez-vous fait ? Quelle femme vous affligez ! Venez tomber à ses genoux, venez essuyer ses pleurs, venez rendre la vie au cœur que vous désespérez ; consolez Ladi, ou je vous croirai le plus barbare des hommes.



LETTRE XXXI.

Du Comte, à la Marquise.

C'EST trop me taire : c'est trop dévorer mes remords, mes inquiétudes, mes allarmes, sur-tout les vôtres. Connoissez mon crime, ou plutôt mon malheur : sçachez tout. Je vous adore ; je vous aime plus que je ne vous ai jamais aimée. Je vous adore, & je vous trompe ! voilà mon supplice de toutes les heures, de tous les instans. Je meurs de honte, de repentir, de douleur. Ecoutez-moi, & gardez-vous de prononcer mon arrêt, avant d'avoir lu mille fois ma justification. Avant de vous connoître, j'aimois un objet... (j'oserai en faire l'éloge à vous-même). J'aimois, dis-je, un objet charmant, sensible, honnête, plein de graces,

de qualités & de vertus. J'étois heureux ; je ne desirois rien que d'aimer s'il étoit possible, encore plus ce que j'aimois avec excès. Je vous vis, ce premier regard emporta vers vous mon ame toute entiere. Je me dissimulai cette impression ; je luttai contr'elle. Je retournai à Sidley, (c'est le nom de la femme que je vous sacrifie,) mais j'y retournai avec votre image dans le cœur ; elle m'intéressoit: vous seule m'occupiez. Enfin, je me peignis mon ingratitude, & Sidley l'emporta pour un moment. Que ce triomphe fut court ! Vos froideurs apparentes, en piquant mon amour-propre, réveillerent ma sensibilité. Je me crus haï ; je vous en aimai davantage. Je me persuadai alors que ma passion n'étoit qu'un simple goût ; je m'étourdis sur tous les droits de Sidley : je me promis de lui être fidele, & il me sembla que je cessois d'être coupable. C'est alors que le plus

odieux des hommes, que je ne nomme pas, mais que vous devinerez, vint s'emparer de moi, m'empoisonna de ses conseils, de ses principes détestables, m'associa malgré moi aux viles manœuvres qu'il coloroit avec cet art que suggerent l'esprit méchant & l'habitude des intrigues. Il vouloit m'enlever ma maîtresse, se venger de vous, me dégrader, vous perdre. Que fit-il ? Il se moqua de mon amour, & intéressa ma vanité. Il me proposa votre conquête, comme si elle eût été en son pouvoir, mais à condition qu'il seroit le maître de divulguer mon bonheur. Je frémis de ce projet. Il arma contre mes scrupules toute la séduction de sa malheureuse éloquence, vous peignit sous les traits les plus étrangers à vous, vous confondit dans la foule de ces femmes que chacun obtient à son tour; qu'on prend sans amour, qu'on laisse avec mépris. Le monstre enfin

m'enveloppa si bien de ses ruses multipliées, qu'il affoiblit ma passion, qu'il lui fit changer de nature, & qu'en m'attachant à vous, je songeai plutôt à contenter un desir vif, qu'à satisfaire la délicatesse d'un sentiment. Je serai vrai: Sidley, je l'avoue, se fortifia dans mon cœur de tout ce qu'on vous avoit ôté, & je ne regardai mon aventure avec vous que comme une infidélité passagere qui me laisseroit bientôt libre, & n'attenteroit point à mon premier attachement. Combien vous êtes vengée! Combien vous méritez de l'être! Concevez quel fut mon trouble, mon déchirement, ma confusion, & mon ressentiment contre le traître qui m'a trompé, quand je vous connus mieux; quand votre ame se déploya devant moi; quand, du sein même de votre foiblesse, je vis éclore toutes les vertus qu'on admire, & toutes celles qui se font aimer. Dès ce moment, je jurai d'être

à vous, de n'être qu'à vous, de vous consacrer mes jours, d'abandonner Sidley; Sidley si honnête, si confiante, si digne de mes hommages: mais, vous le dirai-je ? la vue de cette femme, le souvenir de son bonheur, du mien; la force de mes engagemens, le reproche secret d'y manquer, vinrent ressaisir mon cœur, & l'enleverent quelque temps à l'amour, pour l'enchaîner au procédé. Plus je vous idolâtrois, plus il me sembloit généreux de lui sacrifier ma passion même. Cette action se peignoit à moi sous les traits de l'héroïsme, & je me vouois aux malheurs pour lui en épargner. L'ame humaine n'est point capable d'un tel effort; la mienne, après bien des combats, s'arrache à tout pour revoler dans les liens qu'elle aime, qu'elle préfere, qu'elle veut garder jusqu'au dernier soupir. Le cœur que je vous rapporte, que je vous livre à jamais,

sera d'autant plus fidèle qu'il a rencontré plus d'obstacles. L'honnêteté qui m'a fait tenir à mes premiers sermens, vous garantit ceux que je vous fais. Pardonnez - moi mes absences, mes froideurs apparentes. J'ai été trop à plaindre pour être encore puni. Jouet d'un homme abominable, je ne puis vous rendre heureuse, sans vous immoler une victime ; eh ! quelle victime encore ! une femme tendre, fidelle, & dont je vanterois les charmes, si les vôtres ne me faisoient pas tout oublier ! eh bien ! c'en est fait.... larmes, prieres, reproches, je braverai tout ; si cet effort me coûte quelques soupirs, n'en soyez point jalouse ; plus il sera douloureux, plus je sentirai le bonheur d'avoir souffert pour vous. Sidley est instruite .... elle ne m'a point écrit ; je ne la verrai point. Je vous aime avec excès, mon sacrifice en est la preuve ;
ne

ne le rejettez point, soyez généreuse à votre tour ; plaignez-moi, aimez-moi, & que le souvenir de mes torts s'éteigne dans l'ivresse de notre amour !



LETTRE XXXII.

De la Marquise, au Comte.

QUE m'avez-vous dit, vous avez porté la mort dans mon cœur. A peine suis-je revenue du long évanouissement qui a suivi la lecture de votre Lettre, de cette Lettre fatale, où mon arrêt est écrit de votre main ! J'estime votre franchise, mais je mourrai de ce qu'elle m'apprend. Vous avez aimé une autre que moi ! vous l'aimiez quand vous m'avez fait l'aveu de votre amour ; vous ne me regardiez que comme l'objet d'une fantaisie. Moi ! j'ai pu être un seul instant méprisée par vous ! moi, je me suis jettée dans des bras qui étoient ouverts pour une autre ! sans doute vous l'aimez encore ! . . . . oui, vous l'aimez, vous m'abusez : aujourd'hui, qui me ré-

pondra de vos sermens, quand c'est sur leur foi que je me suis attiré mes maux ? O Ciel ! il est donc vrai, à l'instant même que je crôyois me donner à l'amour le plus tendre, j'avois une rivale . . . une rivale adorée ! avant que d'être conquise, j'étois déja sacrifiée ! tous mes sens se soulevent. Vous allez l'oublier, dites-vous, vous me le jurez . . . . vous le voulez peut-être ; moi, je ne le veux pas ; j'en mourrai, je le sens; mais j'aime mieux la mort qu'un bonheur acheté par les larmes d'une autre. C'est moi qu'il faut bannir de votre cœur, c'est moi qu'il faut accabler. Rentrez dans vos premiers liens ; je vous rends votre liberté, je vous implore contre moi ; & dans quel moment ? . . . . Celle à qui je vous cede, ou plutôt à qui vous appartenez, a sans doute plus de charmes que moi ; mais je lui défie d'être plus infortunée. . . . N'importe, allez tomber à ses pieds, essuyez ses

larmes, laissez couler les miennes.... C'est moi qui vous en presse, qui vous crie à genoux, laissez-moi mourir, & sauvez l'être sensible que vous avez promis d'aimer. Je suis loin de reclamer mes droits..... si vous les connoissiez, si vous sçaviez dans quel abîme de maux vous m'avez conduite, & à quel point vous êtes coupable! ..... je vous pardonne. Puissiez-vous ignorer toujours combien mon ame est courageuse; combien, malgré ma foiblesse je méritois d'égards, & de quels efforts je suis capable! vivez heureux, ne me voyez plus. Je vous sers, cruel, & vous m'obéirez..... je frissonne; elle va donc jouir de mon sacrifice, & s'applaudir d'un triomphe, quand je n'aurai plus d'espoir que le tombeau!... Est-il vrai que vous vouliez renoncer à elle, que vous me préfériez, que je vous sois plus chere que je ne l'ai jamais été? de quoi vais-je m'infor-

mer? votre perfidie..... que votre aveu cependant rend moins horrible, cette perfidie dont je suis la victime, rompt tous les nœuds qui m'attachoient à vous. J'y renonce .... je les déteste.... je pleure en les déchirant, je pleure .... je frémis .... je ne vois plus que le crime & la honte; plus d'illusion consolante, plus de motifs de courage; le mien succombe, je voudrois parler & je n'ose... l'affreuse vérité rentre au fond de mon cœur.... pour n'en jamais sortir. ....Ah! ma situation exciteroit la pitié même de ma rivale.



BILLET

Du Comte, à la Marquise.

QU'ANNONCENT le mystère, le trouble de votre style, & ces réticences .... que je n'ose interprêter ? J'irai tomber à vos genoux, je vous arracherai un secret qui semble peser à votre cœur..... Je ne croyois pas qu'il me fût possible d'être plus à plaindre : Dieu ! si je l'étois davantage ! ... tout ce que j'imagine m'effraye ; je cours m'éclaircir. Puissé-je n'être pas encore plus criminel !



LETTRE XXXIII.

De Ladi Sidley, à Fani.

QUAND tu recevras ma Lettre, je serai déja loin du lieu que j'habitois. O toi, qui m'as rendu les services d'une amie, toi qui connois mon cœur, toi qui m'aimois & que je regrette, j'ai craint de te l'ouvrir, ce cœur cruellement blessé, ce cœur fait pour sentir l'amour, digne de l'amitié, digne sur-tout d'un autre sort. Tu as vu naître ma passion pour le Comte de Mirbelle. Jamais on n'eut un sentiment plus vrai, on n'éprouva jamais une plus noire trahison. Il aime ailleurs ! tout est fini pour moi. L'Univers disparoît avec mon amant. Qu'est-ce que l'Univers, quand on n'est plus aimée? Le barbare! ô ma chere Fani, ce n'est point une con-

jecture, ce n'est point un soupçon; je suis confiante, tu le sçais. Mais hélas! j'ai vu... j'ai lu... je frémis!... que cet homme est méprisable! après tant de sermens de sa part, & de crédulité de la mienne! il ne m'amenoit ici que pour m'y abandonner. Garde-toi de croire que je l'aime encore; je le fuis, je m'applaudis de le fuir, je n'en serai jamais assez loin. Vaines illusions de ma douleur! mon ressentiment me trompe, Fani!..... je l'aime plus que jamais. J'emporte ses Lettres, son image; les unes auront mon dernier regard, l'autre mon dernier baiser. Que dis-je? la retraite m'armera contre un souvenir trop cher; j'oublierai le perfide..... je l'oublierai!... Heureuse de n'avoir de commun avec lui que les principes d'une religion qui m'ouvre un asyle!... asyle épouvantable, mais qui me sera doux, puisqu'il nous sépare à jamais. Que ne puis-je au moins y apporter

le zèle d'une ame désabusée de tout! Détachée des erreurs pénibles, que ne puis-je embrasser quelque vérité consolante ? que ne puis-je m'absorber dans le sein d'un Dieu ? un Dieu! en est-il d'autre ?...Tu vois mon trouble, je renonce à lui, non à mon sentiment; j'en nourrirai le charme funeste, je me plairai dans son amertume, & souffrant par lui je ne souhaiterai point le terme de mes jours. Le néant n'est à desirer que pour ceux qui ne jouissent pas des peines du cœur. Ma chere Fani, reçois les derniers épanchemens d'une ame, où le souvenir de tes soins ne s'éteindra jamais! .... Combien je suis agitée.... il change, il me trahit, il veut mon trépas ! je dois l'abhorrer, & je le pleure! ... oui, je le pleure. O toi, que j'aime, que j'aime encore, ne crains pas que je veuille, que je puisse me consoler. Aucun regard humain ne profanera les traits malheureux

qui n'ont fait qu'un infidèle; ils n'auront brillé que pour toi, ces charmes que tu vantois. En cessant de te plaire, j'aurai cessé d'être belle, & ma douleur m'aura servie. Fani, j'épuise avec toi ma sensibilité; c'est pour lui, c'est contre lui que je réserve mon courage. Ensevelis dans ton cœur les restes de ma foiblesse. Qu'il l'ignore à jamais. Mon amie (je puis te donner ce nom) reçois pour récompense tout ce qui m'appartient; je joins à cette Lettre le papier qui t'en garantit la possession. Tu es le seul cœur qui me reste, je te dois tout, &, si tu es heureuse, je jouirai jusqu'à mon dernier soupir de la douceur de mon bienfait. J'ai récompensé Sudmer, & je te le recommande.

Adieu, brûle ma Lettre, anéantis le gage d'un amour qui me deshonore. Tu remettras au Comte, ou aux gens qui viendront de sa part, celle que

je laisse pour lui .... le malheureux! il n'a plus d'amie ... mais sa victime ne lui échappera point, j'aurai la force de vivre.

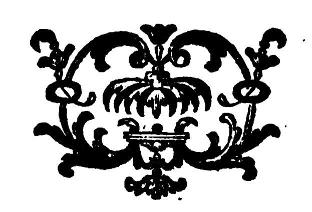


LETTRE XXXIV.

De Ladi Sidley, au Comte de Mirbelle.

CE n'est pas l'instant des reproches, c'est celui du courage. J'ai lu la preuve de ta perfidie, que le hazard ou ton adresse a fait tomber entre mes mains. Tu m'as trompée ... Tu ne me verras plus. Une barriere éternelle s'éleve entre nous, & tu ne sçauras point le lieu de ma retraite. Ne donne jamais un regret à mon sort. Je ne regrette rien dans un monde où la sensibilité est en proie à l'ingratitude & à la trahison. La femme qui t'aimoit & qui t'oublie, s'ensevelit volontairement en des lieux où elle trouvera la paix... où elle attendra la destruction de son être..... Adieu..... Ne crois pas cependant qne j'attente à mes jours.

Si tu avois perdu la vie avant mon estime, je t'aurois suivi ; mais tu es vil à mes yeux, tu ne m'es plus rien, & je vivrai, non pour la haîne (l'objet de mon mépris ne peut la mériter) mais pour effacer à mes propres yeux la honte de t'avoir aimé.



LETTRE XXXV.

De Ladi Sidley, au Comte de Mirbelle.

AVANT que Sudmer s'éloigne, que l'univers me quitte, & que je retombe sur moi dans cette solitude, je ne sçais quel mouvement involontaire me force à t'écrire. Ce n'est point la hâîne, c'est encore moins l'amour : qu'est-ce donc ? Le besoin de t'accabler de tout le mépris que tu m'inspires. Si tu n'étois coupable envers moi que du crime d'avoir changé, je pleurerois ton malheur, le mien peut-être ; . . . . . mais à l'inconstance tu joins encore la perfidie ; ta bassesse me console de ton ingratitude. Rappelle-toi la mort de ma mere, ses derniers vœux, les dernieres paroles de sa voix défaillante :

rappelle-toi tes promesses que je déteste, tes sermens que j'oublie, ma confiance, ma sécurité, mon amour, l'aveugle amour dont je brûlois pour toi ; vois-moi livrée à toi seul, n'ayant point d'autre appui, d'autre objet, d'autre idée, solitaire & heureuse de l'être, m'enivrant de mon erreur que tu avois la cruauté d'entretenir ; vois-moi dans la retraite où tu m'avois mise, & dans le désert où je m'ensevelis ; enfin, contemple mon sort, & juge-toi...... Je me croirai trop vengée. Je ne m'emporterai point contre l'infortunée qui m'enleve ton cœur : je ne la hais pas, je ne l'envie pas, je la plains. Peut-être tu l'enverras mourir où je suis. L'être que je n'ai pu toucher, ne sera point sensible à un autre amour ; l'être qui m'abandonne ne peut jamais être fidele. Non, tu ne le seras point, & ton inconstance te servira de supplice. Du creux de la tombe où je

descends vivante, mon souvenir ira persécuter ton cœur. Tu me verras pâle, défigurée, meurtrie sous la haire, déchirée par le cilice, errer autour de toi, & ma sombre image, après mon heure suprême, viendra t'arracher tes plaisirs. Ne crois pas cependant que je sois malheureuse par toi. Non, je ne le suis pas ..... Non .... cruel! J'entre dans l'asyle du repos & de la paix. Puissent la force de l'exemple, le recueillement & le silence élever enfin mon cœur vers des objets qui le fixent & le remplissent! La nuit tombe. Sudmer, le respectable Sudmer vient prendre mes derniers ordres. Il pleure ..... & moi ..... & moi je ne pleure que lui & ma fidelle Fani .... tous deux m'ont aimée. Quelle solitude! quelles ténebres! Sudmer embrasse mes genoux...... Il me quitte : il part ; les portes se referment

ment sur moi. Ne me plains pas, barbare ! Je me jette dans le sein d'un Dieu...... Je ne suis point ta victime.



LETTRE XXXVI.

Du Comte de Mirbelle, au Chevalier de Gérac.

Mes malheurs sont au comble, la vie m'est à charge, &, pour surcroît de maux, je ne puis me soulager par des larmes; elles s'amassent sur mon cœur, l'oppressent, & n'en sortent pas. C'en est fait!.... Sidley, l'infortunée!.... elle a disparu..... on ne sçait où elle est.... J'ai interrogé Sudmer, Fani.... ils ne m'ont répondu que par des cris. Voilà mon ouvrage. Quelle Lettre elle m'a écrite! Elle me méprise, m'abhorre! Je le mérite!.... Que ne mérité-je point? Mon ami, je suis si malheureux, que ce chagrin même, tout accablant qu'il est, est le moindre de ceux dont

je suis dévoré. Sidley ne peut me reprocher que mon inconstance, ma perfidie : mais, hélas ! envers Madame de Syrcé je suis coupable de tous les crimes. Je suis un monstre, un assassin : oui, je le suis. La plus sensible, la plus estimable, la plus charmante des femmes, eh bien ! ... elle est perdue; elle l'est par moi ... Je la deshonore ; je borne sa carriere peut-être ; & voilà le prix du plus tendre amour ! Je n'ose en dire davantage ; je n'ose confier au papier.... Vous m'entendez. ...... Tous les coups me frappent à la fois : & vous me quittez ! .... Quel présent ! quel avenir ! Un mouvement de rage succede à mon accablement. Vil artisan de mes maux, tu en recevras le prix : j'en irai chercher la source jusqu'au fond de ton infâme cœur. Le misérable ! & je le croyois mon ami ! Excusez le désordre de mes sens. Vous

me quittez donc ! Vous me quittez! Vous partez demain ! . . . , Que deviendrai-je ? . . . Je vous embrasse.... Soyez heureux.

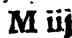


BILLET

Du Chevalier de Gérac, au Comte de Mirbelle.

OUI, je pars, & je pars malheureux; je vous plains, je pleure vos deux victimes, & vous plus qu'elles encore. . . . . Vous êtes coupable.

La maladie d'un pere adoré pouvoit seule, dans ce moment, me faire quitter mon ami. Ecrivez-moi; j'implore ma part de toutes vos infortunes; &, si tout vous abandonne, comptez sur un cœur que rien ne vous enlevera jamais.



LETTRE XXXVII.

Du Comte de Mirbelle, à Madame de Syrcé.

APRÈS mon crime, après l'aveu terrible que vous m'avez fait ; quoi ! vous me pardonnez ! Vous souffrez que je pleure dans votre sein ; vous plaignez les malheurs d'une femme qui a causé une partie des vôtres ! Et c'est ainsi que vous sçavez vous venger ! Ah ! votre pitié même est un tourment de plus pour moi : je suis trop infortuné pour que l'on me console. Accablez-moi de vos reproches, de votre indignation : peignez-moi votre état dans toute son horreur : empoisonnez mes blessures ; servez mon désespoir ; joignez-vous à mes remords pour déchirer ce cœur coupable ; c'est la seule grace que je veux,

que j'implore, que mes prieres doivent obtenir. Je ne puis envisager le gouffre épouvantable où je vous ai plongée ; & plus vous m'excusez, plus je me trouve criminel. Quoi ! mon emportement vous a sacrifiée ! J'ai cédé au barbare délire des sens, quand vous étiez toute entiere à l'amour ; & l'instant fatal de mon ivresse ..... Et vous renfermez dans votre sein le gage éternel de l'infortune & du deshonneur ! Je ne me connois plus : je me déteste : je suis pour moi-même un objet d'épouvante ! C'est donc moi qui vous forcerai de baisser les yeux, de redouter ceux d'un époux, ceux d'une mere, ceux du public ; & je vis ! & vous m'aimez ! Vous me cachiez vos peines ! Privée du sommeil, abreuvée de larmes, en proie à toutes les terreurs, vous ménagiez mon repos : vous vous priviez du seul consolateur qui soit pour vous dans l'univers ! Que de grandeur, de courage & de

vertu! Quelle ame! Vous qui me devenez sacrée ; vous que j'idolâtre, que je respecte, ma maîtresse, mon amie : vous enfin à qui mon cœur donne en secret un titre encore plus cher, unissons-nous pour tromper tous les yeux, pour ne pas laisser à un monde inexorable le droit de vous flétrir. Vous! Grand Dieu! Ecoutez. M. de Syrcé est absent, Madame de Sancerre n'est pas prête à revenir : enveloppons-nous des ombres du mystere. L'amour est ingénieux, il peut voiler ses crimes. Le mien, n'en doutez pas, créera des moyens. Enfant infortuné que j'adore d'avance, tu vivras : ta naissance ne sera point fatale à ta mere ; je te cacherai dans mon sein ; on n'y entendra point tes cris, &, quand ton œil commencera à s'ouvrir aux horreurs de la vie, ma tendresse courageuse, & mon éternelle assistance te vengeront des outrages de la société. Ah! s'il est pos-

sible, reprenez quelque repos : fiez-vous aux soins du malheureux qui n'a plus que vous au monde, & qui ne seroit déja plus, si vous n'aviez besoin de son appui. Chef-d'œuvre de l'amour, combien je vous admire ! Combien je vous applaudis d'être restée fidelle à la nature ! Le préjugé tient au sol ; les forfaits sont forfaits par-tout, & il vaut mieux rougir, que de s'épargner la honte par un crime. Adieu, ma vie, mon ame, mon tout ! Tâchons d'en imposer à l'univers, & puissé-je, hélas ! être le seul puni !



LETTRE XXXVIII.

De Madame de Sancerre, à Madame de Syrcé.

MA chere fille, unique objet de mes plus tendres affections; on me mande de Paris que vous changez tous les jours, que vos traits s'alterent; la tristesse de vos Lettres me confirme ce qu'on m'écrit. Je pars: je vais vous porter mes soins, si vous êtes malade; & si vous êtes chagrine, mes consolations. M. de Syrcé m'accompagnera peut-être: il est, comme moi, très-inquiet de votre santé, & me charge de vous communiquer ses inquiétudes: s'il peut s'absenter quelques jours, & interrompre ses occupations, vous le reverrez avec moi.

Adieu, mon enfant! je suis impatiente de t'embrasser.

BILLET

De Madame de Syrcé, au Comte de Mirbelle.

VENEZ me voir : je suis perdue : j'ai reçu une Lettre de ma mere, & sa Lettre est la mort ; elle revient, M. de Syrcé l'accompagne : je ne vous en dis pas davantage. Je suis pénétrée de terreur. Adieu.



BILLET

De Madame de Syrcé, au Comte de Mirbelle.

Il est deux heures après minuit; elle est arrivée à dix..... Mon ami, je respire; M. de Syrcé n'est point avec elle, ses occupations l'ont retenu. Ma mere m'a accablée de caresses, & ce sont autant de coups de poignard qu'elle me donne. J'en suis réduite à frémir de ses bontés. Il me semble qu'elles me rendent plus criminelle. Que je crains ses regards! je crains tout; mais si vous m'aimez je supporterai tout. Ne venez point demain, je vous instruirai des événemens de ma journée.

Adieu, je suis profondément triste..... que demain sera long! je ne vous verrai pas.

LETTRE XXXIX.

De la Marquise de Syrcé, au Comte de Mirbelle.

AYEZ pitié de moi ; ne m'accusez pas ; je vous ai trahi, je me suis trahie moi-même, je suis la plus malheureuse des femmes ; je vous écris en sanglottant, & je ne sçais si j'aurai la force de vous raconter une scène à laquelle je ne devois pas survivre : ah! je n'y survivrai pas long-tems. Après le soupé, j'ai passé dans le sallon avec ma mere. Pendant tout le jour, elle avoit attaché sur moi des regards plus attentifs, &, dans ce moment, elle avoit un air froid, ne m'adressoit presque point la parole, ou ce n'étoit pas du moins avec ce ton affectueux qu'elle a toujours. Elle étoit à son métier, moi j'avois pris un livre sur

la cheminée par contenance seulement; il m'étoit impossible d'y distinguer la moindre chose. Le silence regnoit, je n'osois le rompre: je n'osois lever les yeux, &, quelque effort que je fisse, je laissai tomber quelques larmes; elles m'ont perdue; ma mere qui les vit couler, quitta son ouvrage, me fixa, & ce coup-d'œil foudroyant, quoiqu'il ne fut point dur, m'avoit anéantie. Ma fille, me dit-elle, qu'avez-vous ? A ce seul mot, les soupirs se presserent dans mon sein, mon cœur palpita; je versai un torrent de pleurs. Ma mere effrayée, vint à moi: ma fille, que signifie ce trouble, cette douleur ? vous me faites trembler. J'allai me cacher dans son sein, & j'y restai sans lui répondre.... Ma confusion, mon déchirement, la honte de mon état écrite malgré moi dans mes yeux, éclairerent les siens... Je vous entends, me dit-elle, en me repoussant, & allant tomber sur un

siége qui étoit à l'autre bout de la chambre ; opprobre de ta famille, malheureuse enfant ! oui, m'écriai-je, en me prosternant à ses pieds que je baignai de larmes ; je suis une malheureuse, une femme deshonorée, ne m'ouvrez point votre sein, rejettez-moi ; je bénis la main qui me frappe, cette main est la vôtre ; votre rigueur est un bienfait. La seule grace que je vous demande encore, c'est de me laisser fuir avec l'être infortuné, formé de votre sang, & nourri de mes larmes. Je ne veux que le tems de lui donner le jour, ensuite je subirai ma peine par un trépas que j'implore. Mes yeux s'éteindront à la lumiere dans l'antre que j'aurai choisi pour cacher ma honte, & mon dernier soupir n'arrivera point jusqu'à vous. Vous n'entendrez point les cris de ma douleur ; je me juge, je me condamne, ouvrez-moi vos bras pour la derniere fois..... Insensible époux,

toi que j'aimai, que j'adorai, contemple les fruits de ta conduite, mon opprobre est le tien. Rougis, cruel, rougis, tu es la cause de mes malheurs, de mon ignominie ; sans toi le cœur d'une mere ne frémiroit point à ma vue, elle ne m'auroit point repoussée de ses bras. J'avois à peine achevé ces paroles, que ma mere étoit dans les miens ; elle y fut long-tems muette, éplorée : ma chere fille, me dit-elle enfin d'une voix entrecoupée de soupirs, tu m'as attendrie. La nature a parlé, & je ne puis résister à sa voix. Calme-toi, console-toi, je couvrirai ton crime .... ta foiblesse. L'Etre suprême pardonne. L'honneur, la nature & la religion même ne doivent pas être plus inexorables que lui. Mais, ô malheureuse enfant, il faut que tu me jures de ne plus revoir l'auteur de tes maux. Cher amant, juge de mon effroi, & de tout ce qui
se

se passoit en moi à cette proposition ! J'ai pleuré, j'ai tremblé, j'ai jetté sur ma mere le regard le plus expressif, le plus douloureux. J'ai de nouveau embrassé ses genoux; mais je n'ai rien promis .... hélas ! il est plus aisé de mourir, que d'arracher de son cœur le trait qui l'enchante & le deshonore. Oui, dans ce moment, sous les regards d'une mere, d'un Dieu que j'ai offensé pour vous, qui m'en punit, dont mes maux présens ne désarmeront peut-être pas la rigueur, dans ce moment épouvantable, c'est pour vous que je crains, &, noyée dans les pleurs, je tremble de vous en coûter.....

Adieu, ma main défaillante refuse de tenir ma plume. ..... Mes lumieres sont éteintes ; me voilà dans les ténèbres. Je n'ose sonner mes femmes ; je ne sçais quelles images funèbres se présentent à moi ; tout

mon corps brûle & frissonne ; je souléve à peine ma tête appésantie, je ne puis plus former une idée ; je me meurs. . . . . . Adieu.



LETTRE XL.

Du Comte de Mirbelle, à la Marquise.

HÉLAS ! hélas ! qu'avez-vous dit ? Votre indiscrétion me désespere ; elle fait trois malheureux. Il falloit m'en croire, il falloit vous reposer de tout sur moi. Jamais, non, jamais vous ne deviez souffrir un tiers, quel qu'il fût, entre vous & votre amant. Que deviendrai-je, si l'on m'interdit votre présence ? Vous-même, que deviendrez-vous ? Je périrai mille fois avant qu'on nous désunisse. Votre beauté, vos vertus suffisoient pour m'attacher à vous ; votre situation m'y enchaîne, jusqu'à ce que le froid du trépas vienne glacer mon cœur plein d'admiration & d'amour. J'ai baigné votre Lettre de larmes. Les caracteres en sont effacés ; mais mon ame les a retenus :

ils y sont gravés en traits profonds que les temps accumulés ne pourront détruire. Croyez-moi, ne nous bornons pas à gémir, à attendre notre arrêt. Prévenons l'infamie arbitraire dont on tâchera de vous couvrir. Oui, oui, puisons dans notre amour une force qui le mette hors des atteintes de la société. Si votre mere, votre respectable mere, une seule fois cruelle, persiste à vouloir notre séparation : ô vous, sur qui j'ai des droits illégitimes dans nos mœurs, mais sacrés pour nous deux, vous, sans qui je ne peux plus vivre, vous que nul autre que moi ne peut consoler, fuyons ensemble, fuyons des hommes cruels, tyranniques, qui ont des conventions au lieu de sentimens, des bienséances au lieu de vertus, & des préjugés féroces au lieu des douces lumieres de la raison. N'hésitons pas, éloignons-nous d'un monde, où la loi même encourage au crime, où

sur mille attentats cachés, s'éleve le phantôme de l'honneur, pour insulter à la nature. C'est elle seule qu'il faut suivre, qu'il faut écouter. Avec vous, avec le trésor caché dans votre sein, j'aurai tout, je n'envierai rien. Abandonnez vos parens, je quitterai les miens; renoncez aux vaines chimeres du rang, je renonce à mes espérances. Suivez-moi: allons chercher des lieux où l'on ait de la commisération par instinct, & non de l'humanité par principe.

Il est des Peuples que nous appellons Sauvages: ils nous recevront, ils nous plaindront; ils admireront notre fermeté, notre amour, notre dévouement courageux aux loix saintes dont l'infraction sacrilége, en vous épargnant le supplice de rougir, nous auroit laissé des remords plus horribles que lui. Aux extrémités de la terre, sous quelque climat que nous habitions, nous trouverons une bonté

naturelle qui nous fera grace, qui soulagera nos maux. Nous trouverons, non des loix établies par des hommes aveugles & barbares, mais la sensibilité vraie, mobile universel de tout être que nos politiques institutions n'ont point dégradé. L'opprobre ne vous suivra point; il restera, chere amante, à ceux qui vouloient vous en accabler. Ma femme, oui, ma femme à mes côtés, mon enfant dans mes bras, je ne serai nulle part étranger. Les lieux où l'on s'attendrit sur l'infortune, voilà nôtre patrie.

Vous direz à l'univers : j'avois un époux que je croyois honnête & fidele. Mon ame entiere lui fut asservie ; je cultivai avec une tendresse inquiéte les fruits de notre union ; le cruel m'a abandonnée, méprisée pour les plus viles créatures : jeune & sensible, j'ai connu le besoin d'aimer, & je me suis donnée à celui que j'ai cru

le plus digne de moi. C'est-là mon crime, la cause de tous mes malheurs, des persécutions que j'éprouve, & de l'exil volontaire que nous nous sommes imposé tous deux. Mon amie, voilà ce que tu diras, & tous les cœurs seront émus.

Ose adopter ce que je te conseille, osons l'exécuter. J'irai ce soir vous embrâser de mon idée. Gardez-vous de condamner ce délire de ma tête; il a sa source dans mon ame; l'image de votre deshonneur me rend furieux. Je n'y survivrois pas; votre Billet de ce matin m'apprend que vous souffrez, que vous n'avez pas eu la force de vous lever. O Ciel! peut-être à l'instant que je vous écris..... Dieu! si votre porte m'alloit être fermée! Désobéissez, où je ne réponds pas de la violence de mon désespoir.

Adieu! je ne me connois plus.... Daignez seconder mon courage,

& je suis prêt à tout entreprendre pour vous arracher au mépris d'un monde qui ne mérite pas de vous posséder.



LETTRE XLI.

Du Comte de Mirbelle, à Madame de Syrcé.

LE voilà donc arrivé le malheur que j'ai craint, que j'avois prévu ! Votre porte m'est fermée ; j'y passe à tous les instans ; toujours les mêmes ordres. Les gens sont consternés..... J'ai entrevu Sophie, elle étoit en pleurs ; elle parloit de transport.... de redoublement...... Je ne respire plus. Toutes les nuits j'erre autour de votre maison ; dès le matin j'épie ceux qui en sortent, & je cherche sur leurs visages les cruels indices de ce que j'appréhende. Ce supplice est horrible ; ayez pitié de votre amant, il meurt d'inquiétude, de douleur & d'effroi.....

LETTRE XLII.

Du Comte de Mirbelle, à Sophie, l'une des femmes de la Marquise.

Elle est mourante, & je ne puis la voir! elle est mourante, & je vis... Ma Sophie, ma Sophie, au nom de l'humanité, du malheur, de tout ce qui est sacré, tâchez de m'introduire chez elle. Dans son transport, vous dites qu'elle m'a nommé. Peut-être ma présence!.....n'en doutez pas... ma chere Sophie, ne me refusez point; choisissez un moment où Madame de Sancerre sera chez elle. Sauvez la vie à votre maîtresse, à moi, venez à mon secours. Quoi! Madame de Lacé a passé quatre nuits auprès d'elle, & moi j'en suis banni! Que cette Dame est heureuse! que j'envie son sort! On accepte les soins

de l'amitié, & l'on rebute ceux de l'amour, de l'amour désespéré! Grand Dieu ! s'il falloit la perdre, je jure de ne lui pas survivre. Puisse-t-elle entendre mon serment ! je compte sur vos soins..... Je ne quitterai point les environs de l'hôtel ; j'y serai à toutes les heures du jour & de la nuit ; si vous pouvez me ménager une entrevue, faites-moi des signes à travers les croisées de l'appartement. J'y attacherai mes regards, ne m'oubliez pas, respectez mon désespoir.



LETTRE XLIII.

De la Marquise, au Comte.

REVENUE à moi, je peux donc vous écrire ! Il me reste un souffle, il est à vous. Ne vous allarmez point. Au nom de l'amour le plus tendre, ayez du courage. Je crois que je suis mieux : pardonnez-moi si je ne vous ai point vu . . . . . . ce sont les ordres de ma mere qu'on exécute. Que ma situation est cruelle ! Une Lettre de M. de Syrcé m'a porté le dernier coup. Il a écrit à Madame de Sancerre ; il la presse, il la supplie de me donner ses soins ; il voudroit les partager : il s'accuse, sent ses torts, aggrave les miens, m'accable de son estime. . . . . . Ah ! Dieu ! je n'étois donc pas assez punie. Hélas ! combien je souffre ! Si vous m'aimez, si vous

m'en aimez mieux, je me trouve heureuse. .... Je suis charmée & fatiguée d'écrire ; il me seroit douloureux de quitter un univers que vous habitez. La mort seule peut me soustraire à la honte ..... & vous m'attachez à la vie ! ....



LETTRE XLIV.

Du Chevalier de Gérac, à la Marquise.

VOTRE Lettre, Madame, m'a pénétré d'admiration & de douleur; & l'effet étonnant qu'elle a produit sur moi me prouve que je ne suis pas indigne de la confiance dont vous m'honorez. Combien votre ame est sublime! Combien votre conduite actuelle vous venge de mon injustice passée! Non que je me repente d'avoir conseillé M. de Mirbelle comme vous l'eussiez fait à ma place. J'ai consulté mon cœur, j'ai parlé comme j'aurois agi; mais je ne me consolerai jamais de n'avoir pas démêlé assez vîte, du sein même de votre foiblesse, toutes les qualités auxquelles je rends hommage. Que de généro-

sité, d'héroïsme & de force ! M. de Mirbelle vous a dit avec quelle chaleur je m'opposois à sa passion pour vous, & c'est à moi que vous vous adressez ! Vous me chargez du soin cruel de le consoler, de veiller sur ses jours : & dans quel moment ! Lorsque vous êtes la seule qui ne trembliez pas pour les vôtres ! .... Ah ! Madame, il n'aura point le malheur de vous perdre, vous vivrez. Le ciel vous doit à la terre, non pour rougir d'une faute trop expiée, la honte n'est faite que pour le crime ; mais pour vous en relever avec éclat, & donner l'exemple des vertus. Votre démarche m'éclaire. Souffrez, Madame, souffrez que je partage l'enthousiasme trop juste .... & sur-tout l'espoir de mon ami. Je vous fais le serment d'obéir aux ordres que vous me donnez ; mais c'est avec la certitude de n'être jamais dans la triste nécessité de les remplir. Il m'eût été

bien doux de vous assurer, dans une circonstance moins douloureuse, de mon profond respect, &, daignez me le permettre, de mon attachement.



BILLET

BILLET

Du Chevalier, au Comte.

Ah! rassurez-moi, mon cher Comte. Donnez-moi de vos nouvelles; donnez-m'en de Madame de Syrcé. Lui seroit-il arrivé de nouveaux malheurs? L'état de mon pere, celui où je vous ai laissé, & le regret de ne pas être auprès de vous, & la raison qui m'en éloigne, tout m'accable. Votre silence m'effraye, votre position m'attendrit. Vous souffrez, je suis loin de vous; un mot, un seul mot. Je crains tout, j'ai besoin de consolation, j'en ai besoin, vous êtes malheureux.

LETTRE XLV.

De la Marquise, au Comte.

JE voudrois pouvoir vous cacher mon état. Il n'est plus tems, il faut se soumettre, il faut nous séparer. Vivez, je vous en conjure ; c'est du sein de la mort que je trouve des forces pour vous l'ordonner. Vivez, si je vous fus chere. Je ne puis croire qu'en cessant d'être, je cesse de vous adorer.... Quelque chose nous survit. C'en est fait !... C'est un adieu... un adieu éternel que je vous dis. Ma main tremble...... je ne puis achever....... Mon arrêt est prononcé, je ne vous verrai plus, mes yeux qui ne s'ouvroient qu'à vous, qui, noyés de larmes, vous cherchent encore, vont se couvrir de ténebres. Mais, j'en atteste le Ciel, je ne re-

grette en moi que le sentiment profond dont vous fûtes l'objet unique, & qui va s'anéantir dans ma tombe. Que dis je ! malheureuse ! le maître de l'univers me rappelle, & j'ai un Dieu sur la terre ! Dans ce moment d'épouvante, dans ce moment horrible, en proie à toutes les douleurs, à tous les maux, aux remords ; trop punie pour n'être pas coupable, c'est pour vous que je frémis. Hélas ! il ne verra donc point la lumiere cet enfant malheureux, né de l'amour, & condamné à subir la peine du crime ? Je vais, en m'éteignant, le replonger avec moi dans la nuit effrayante . . . où l'on n'entend point la voix de ce qu'on aime. J'aurois, pour conserver ses jours, supporté l'ignominie. J'adore tes décrets, ô Ciel ! je ne murmure point d'en être la victime : mais souffre qu'au milieu de mes tourmens, si tu ne frappes que moi, je te rende grace de ta bonté. J'ai quitté dix fois ma

Lettre . . . . je ne sçaurois écrire, ni m'arracher à vous. . . . . . . Ne vous reprochez rien ; c'est du fond de mon cœur que je vous pardonne.

Adieu, adieu ! . . . que disparue de l'univers, je vive dans votre mémoire ! N'oubliez jamais que mes derniers soupirs ont encore été pour vous.



LETTRE XLVI.

Du Comte, à Mad. de Sancerre.

PAR la hardiesse de ma démarche, vous jugerez, Madame, de l'excès de mon trouble. Le désespoir ne connoît aucun frein; il doit intéresser par sa violence même, &, si les infortunés ont quelques droits sur votre ame, vous m'écouterez avec bonté; vous oublierez que je suis coupable, en voyant combien je suis malheureux. Votre fille est mourante; votre fille .... la plus charmante des femmes, &, j'ose dire, la plus respectable. Elle est mourante, j'en suis la cause, & c'est à vous, oui, Madame, à vous-même que je m'adresse pour obtenir une grace .... dont ses jours dépendent peut-être. Je ne vous parle point des miens; ils me pésent, c'est

pour elle que je vous implore. Il est des momens où les bienséances doivent être comptées pour rien, où la nature doit parler seule, où les ames sensibles, les ames telles que la vôtre, jettent un cri qu'il est horrible d'étouffer. Quels que soient mes torts, mes forfaits, j'ai des titres. Pour être affreux, ils n'en sont pas moins sacrés; je les reclame. Madame de Syrcé m'a cru digne de son attachement. Il m'appartient ce cœur sublime & tendre; ses derniers battemens seront pour moi, je le sçais, & vous lui enlevez une de ses plus cheres consolations! Dans cet instant, Madame, défiez-vous de vos principes; la sensibilité est la premiere vertu. Tremblez.... vos ménagemens vous coûteront des pleurs; tremblez d'être vous-même complice d'un malheur..... Ah! je tombe à vos pieds, je les embrasse. Vous m'avez compris..... me refuserez-

vous ? permettez, souffrez que je la voye un instant, un seul instant. Mon image est au fond de son ame; elle y entretient la douleur, elle accroît son mal, mon souvenir la tue, ma présence la calmeroit. C'est mon espoir, n'allez pas le trahir. Qu'elle lise au moins dans mes yeux noyés de pleurs le prix de son amour, &, s'il faut la perdre, m'arracher à tout, que je recueille un de ses soupirs pour y joindre le dernier des miens ! La perdre! non, non : le Ciel n'est point impitoyable; il feroit trop de malheureux. Dieu juste ! toi qui pardonnes aux foiblesses; ô mon Dieu! si ton bras est levé, suspends le coup terrible; en frappant, tu enleverois aux mortels ta plus parfaite image. Te faut-il une victime? frappe, me voilà prêt; ou, si tu veux être plus cruel, remplis mes jours d'amertume, traîne-moi de douleur en douleur à la

plus affreuse vieillesse, & fais-moi acheter la mort au prix de l'infortune ; mais sauve, sauve ce que j'aime. Puissé je m'emparer de tous ses maux, en être accablé, les sentir tous, & jouir ! . . . . Vous voyez mon égarement ; y serez-vous insensible ? Au nom de mes larmes, de mes tourmens, de mes crimes même, oui, de mes crimes, écoutez-moi ; ils me rapprochent de vous . . . . où suis-je ? qu'ai-je dit ? je ne me connois plus.... Frémissez . . . . . mais ne m'accablez pas ; frémissez de pitié. Je suis trop à plaindre pour exciter votre colere. Songez à ma situation ; est-elle assez épouvantable ? Je plonge au cercueil la femme que j'idolâtre ; elle expire par moi, & pour moi, & je ne puis m'offrir à ses yeux, me prosterner devant elle, serrer sa main défaillante, lui montrer le malheureux qui doit la suivre ! . . . Mes esprits s'é-

garent, je ne sens plus, ne vois plus . . . . . vous seule ! la force me manque . . . . . j'attends votre réponse ou la mort.



LETTRE XLVII.

Du Comte de Mirbelle, à Madame de Syrcé.

VOTRE arrêt est prononcé ! Qu'ai-je lu ? qui vous l'a dit ? Gardez-vous de le croire. Non, il ne l'est pas ; n'écoutez point des barbares qui vous trompent ; n'ajoutez foi qu'à l'amant qui vous rassure. Vous me quitter ! vous ! je ne reçois point votre adieu, votre adieu cruel...... Au nom de mon amour, de l'amour le plus tendre, le plus malheureux, le plus désespéré, reprenez votre courage. S'il est un être juste, il veille sur vos jours, il vous protége, il vous aime ; mes pleurs l'attendriront, &, s'il déchiroit nos nœuds, son bonheur, quel qu'il soit, seroit troublé par l'excès de mon infortune. Ne crai-

gnez rien , il me semble que , tant que je respire, le Ciel même n'a point de pouvoir sur vos jours ; cette illusion suspend mes terreurs. Quoi ! c'est vous, c'est bien vous qui m'avez écrit ? Je la mets sur mon cœur cette Lettre, cette précieuse Lettre, cher monument d'une sensibilité dont il n'y eut jamais d'exemple. Votre ame y est toute entiere , cette ame à la fois douce, courageuse & profonde, & qui est vraiment un rayon de la Divinité ! Quoi ! cette ame de feu s'éteindroit ! elle ne sentiroit plus l'amour ! La tombe dévoreroit ! . . . . . mes yeux se couvrent de larmes. Qui, moi ! moi ! malheureux ! je vous aurois connue, pour être votre bourreau ! Sous la riante image du bonheur , le sort implacable nous auroit caché un avenir aussi funèbre. J'aurois porté la mort dans votre sein ; le gage de notre union s'y anéantiroit , & je perdrois à la fois deux êtres sacrés pour

mon cœur ! Je ne puis envisager cet abîme. O toi, sans qui je ne sçaurois vivre un seul instant, que tes craintes s'évanouissent ; ne partage que mon espoir. Il sera rempli si Madame de Sancerre n'a point une ame cruelle. Je lui ai écrit ; j'implore de sa bonté la grace de te voir, de te parler ; sans doute elle me l'accordera. Sophie te remettra ma Lettre ; les caractères en sont presqu'effacés par mes pleurs ; mais si tes yeux peuvent s'ouvrir, ils m'y reconnoîtront encore. Je lui ai bien recommandé de choisir un moment où tu serois moins foible pour te la laisser lire ; tu y verras l'amour que tu inspires, les craintes qui m'accablent, les espérances qui me consolent. Ma chere maîtresse ! que Madame de Sancerre tarde à me répondre ! Va, je souffre tous les maux ensemble. Te sçavoir mourante, & vivre loin de toi, vivre dans des transes éternelles ; pleurer le jour,

pleurer la nuit, rejetter toute consolation, relire sans cesse tes Lettres, couvrir ton portrait de baisers & de larmes, lui parler comme s'il pouvoit m'entendre & me répondre; imprimer ma bouche & mon ame sur les moindres gages de ta tendresse, voilà l'emploi de tous mes instans, mes occupations douloureuses & cheres; voilà ce que je fais sans cesse, & je n'y suis arraché que par un abattement qui ressembleroit à la mort, s'il n'étoit encore plus horrible qu'elle. Je ne puis finir ma Lettre. En ce moment où je m'entretiens avec toi... les sanglots m'oppressent. . . .

Adieu, mon amie, ma maîtresse! adieu, toi, l'épouse de mon cœur!... On ne m'apporte point de réponse. Je frémis, je tremble . . . . . quel état! . . . . je me meurs! je t'adore!.... Tu vivras; oui, tu vivras . . . . . & ton amant, ton amant fidèle! . . . .

Je te quitte malgré moi. . . . Adieu !...
il faut que je te voye, il le faut ! . . .
Les barbares ! ils ne me priveront
pas plus long-tems de ta présence.



BILLET

Du Comte, à Sophie.

O MA Sophie, je me trouverai à l'heure indiquée à la porte de l'hôtel; je serai déguisé, les gens ne pourront me reconnoître. Ma Sophie ! ... tous les cœurs sont féroces. Madame de Sancerre .... ah ! Dieu ! ... ma Sophie, je te dois tout; tu as remis ma Lettre. Ta maîtresse en a lu quelques lignes ! ..... son front étoit serein, mais une foiblesse l'a empêchée de poursuivre. Une foiblesse ! ... elle est plus mal, & c'est à moi qu'il faut le reprocher ! Le Ciel m'a donc fait naître pour son tourment. Elle expire, & je hâte peut-être .... moi ! qu'ai-je dit ? c'en est trop, je succombe; si mes cris alloient être entendus ! Je sors de chez mon pere,

je vais errer jusqu'à l'heure du fatal rendez-vous. Quel jour, quel jour funèbre! s'il m'enleve ce que j'aime, puisse-t-il être le dernier pour toute la nature!

Adieu : je te remercie, & dans ces instans où mon ame n'est ouverte qu'à la douleur, j'ai encore la force de sentir ton bienfait.



LETTRE

LETTRE XLVIII.

Du Comte de Mirbelle, au Chevalier de Gérac.

QUELLE sçène ! quelle sçène à la fois attendrissante & affreuse ! je n'aurois jamais pu vous en faire le récit. J'étois stupide, sans connoissance, sans mouvement ; mes yeux fixes & mornes ne distinguoient plus les objets. Mon état étoit une mort anticipée ; mais ce matin Madame de Syrcé est moins mal, j'en reçois la nouvelle ; je respire, & je peux vous faire part de tout ce qui m'agite encore. Hélas ! on n'espéroit plus rien de cette femme charmante ; elle avoit eu dans la journée plusieurs foiblesses ; on redoutoit la nuit. A force d'instances, de prieres, de larmes, je détermine Sophie à me laisser entrer

dans sa chambre, & à me ménager un instant pour voir sa maîtresse. Comment résister aux emportements de l'amour & de la douleur! Sophie n'en eut pas le courage.

Il étoit sept heures du soir. Madame de Sancerre ne pouvant cacher ses larmes, monta dans son appartement pour pleurer en liberté, & sans craindre d'être apperçue de sa fille mourante. Ce fut alors qu'on m'introduisit chez elle; je crus entrer dans le tombeau, & je me trouvois heureux d'y être. Muet & tremblant, je me jette aux pieds de son lit; il lui restoit à peine un reste de souffle & d'existence. Je prends une de ses mains, je la couvre de baisers, je la presse sur mon cœur. Aux pleurs dont je l'arrose, aux sons étouffés de ma voix, Madame de Syrcé entr'ouvre des yeux expirans, & attache sur moi un regard, dont l'expression m'est toujours présente. Quel Dieu

me rend à la vie ? ah ! c'est vous, me dit-elle ! c'est vous que je vois ! J'aurai donc encore un instant de bonheur ; je pourrai vous dire à vous-même avec quel plaisir je vous pardonne. J'ai vécu coupable, & je mourrai contente, le Ciel ne me hait pas. Adieu ..... fuyez .... la force m'abandonne ; mais avant de me quitter, jurez-moi de vivre. Je le veux, je vous l'ordonne .... je vous en conjure. Il faut renoncer à tout, il le faut, donnez-moi votre main..... c'en est fait ... emportez mes derniers vœux.

A ces mots elle tomba dans une nouvelle foiblesse. Accablé, anéanti, desirant de l'être tout-à-fait, je n'avois pas eu la force de proférer une parole. Soudain on entendit Madame de Sancerre qui descendoit ; je fus obligé de fuir, de m'arracher de ce lieu. Ne sçachant ce que je faisois, où j'allois, voulant sortir, me trom-

pant, ne voyant plus rien, j'entre dans la chambre des enfans de Madame de Syrcé ; je les trouve à genoux, remplissant l'air de leurs cris, & priant le Ciel de leur conserver une mere adorée. A la vue de ces innocentes créatures, à qui j'enlevois leur appui, je ne pus me contenir. Je me penchai sur eux, je les serrai dans mes bras, je les inondai de larmes, & les effrayai de l'excès de ma douleur. Je voulois leur parler, ma voix expiroit sur mes lévres ; enfin je m'élançai hors de cette maison où j'aurois dû mourir. L'image du Duc alors vint se présenter à moi. Je vis en lui le bourreau de Madame de Syrcé, de Sidley, le mien. Je cours l'œil ardent de courroux, respirant la vengeance. Hélas! mes genoux se deroberent sous moi ; je ne pouvois me soutenir, & il fallut me ramener chez mon pere, où j'ai passé la nuit la plus horrible, mais sans abandonner un seul instant



l'idée de percer le cœur du perfide qui m'a perdu.

Je suis plus calme dans ce moment; on a une lueur d'espérance.... Aimez-moi, plaignez-moi; je suis le plus coupable des hommes; mais il n'en est point de plus puni.



LETTRE XLIX.

De Mad. de Sancerre, au Marquis de Syrcé.

Ne partez point, je vous en conjure, ne partez point. Hélas! que viendriez-vous faire? il n'y a plus d'espoir. En vain j'ai compté sur sa jeunesse, sur son courage, il faut se sésoudre à la plus horrible séparation. Voici le huitieme jour que je ne me suis couchée; je veille à côté d'elle, les yeux attachés sur les siens, je ne la quitte que pour pleurer. Quelle femme! que de qualités que nous ne connoissions pas! O Dieu! tu lui pardonneras ses fautes en faveur de ses vertus!

Hier, elle a fait venir ses enfans; elle les a tenus long-tems embrassés. Souvenez-vous de moi, leur a-t-elle

dit, aimez votre pere, respectez-le toujours, & méritez ses bontés. Je sanglottois, je fondois en larmes, & c'est elle, c'est elle qui me consoloit! Je lui ai montré votre Lettre; elle en est bien reconnoissante. Voici sa réponse qu'elle m'a remise toute cachetée, & qu'elle me recommande de vous faire tenir. L'infortunée! avec quelle joie je racheterois ses jours de tous ceux qui me sont réservés! Moi, lui survivre, moi! Mon cœur se serre, je ne puis retenir mes pleurs, ils inondent mon papier. Madame de Lacé entre; cette digne amie! elle ne quitte point ma chere fille. Tout le monde l'aime: & il faudroit la perdre!.... je me meurs.... je vous écrirai demain... demain! ô Ciel!.... je n'en puis plus... Adieu.



LETTRE L.

De la Marquise, à M. de Syrcé.

Je vais paroître devant un juge que je ne puis croire inexorable. Avant de lui rendre compte, je vous dois la vérité. Je n'aurois pu soutenir votre présence : je ne mérite plus vos regrets ; je ne veux pas les emporter. Je ne vous parle point des horreurs de mon repentir ; une ame telle que la vôtre n'a pas besoin de vengeance. La mort seule pouvoit m'arracher au crime, au malheur, à la honte, & j'en bénirois les approches, si je ne coûtois pas des larmes qui me la rendent affreuse. Pardonnez..... bientôt je ne vous offenserai plus. Mon cœur va se fermer même au remord... bientôt il ne restera de moi que des cendres froides & inanimées...

Daignez ne point haïr ma mémoire...
Vivez heureux ! l'instant redoutable s'apprête . . . . . le tombeau s'ouvre pour me recevoir. . . . . J'y vais descendre . . il faut tout quitter, & pour jamais ! consolez la mere la plus tendre . . . . que vos enfans vous soient chers ! ne me pleurez point . . . . je meurs coupable.



LETTRE LI.

Du Comte de Mirbelle, au Chevalier de Gérac.

Ou suis-je ? que vois-je ? .... un cercueil ! ... J'ai peine à retenir mes cris ... est-il vrai ? Laissez-moi me plonger, me cacher dans le sein de l'amitié. ... J'ai tout perdu, &, dans la solitude immense où je me trouve, déchiré de remords, poursuivi par des ombres, c'est sur vous que je me jette. Elle étoit mieux, je le croyois... je vous l'avois mandé ..... je respirois ! .... mieux perfide ! Lueur formidable qui brilloit sur un sépulcre ! Elle est morte ! ... qui ? Madame de Syrcé ! .... oui, c'en est fait .... rien n'a pu la sauver ; elle est morte & vengée. Aurai-je la force de poursuivre ? je l'aurai .... c'est mon

dernier effort , il est affreux , je me l'impose. J'aime à me pénétrer de mes maux, à m'en nourrir, à m'y concentrer. Ma douleur me plaît, & , si quelque bien me reste au monde, c'est l'excès de mon désespoir ... il finira ..... tout va finir pour moi, Frémissez. La nuit du jour même où je vous confiois mes espérances, j'errois, comme j'ai toujours fait durant cette fatale maladie, j'errois autour de l'hôtel de Madame de Sancerre. Quelle nuit ! quelles ténebres ! jamais elles ne m'avoient paru si profondes, Je les voyois teintes de sang, & j'y marchois au hazard, abîmé dans mes réflexions. Tout-à-coup j'en suis distrait par des sons lugubres. Je cours, je m'élance; il se fait du mouvement, la porte s'ouvre, des domestiques sortent, je me précipite sans être apperçu. J'avance, je m'enhardis, je monte, j'entre poussé par un attrait funeste; j'entre, ô Ciel!

dans la chambre du malheureux objet dont j'ai causé la perte. Quel spectacle ! Madame de Sancerre évanouie ! Sophie au milieu des secours qu'elle lui donne, poussant des cris lamentables ; Madame de Lacé qui fuit effrayée de mon aspect ! les restes de quelques lumieres éclairoient cette scène funèbre. J'approche, j'ouvre les rideaux d'une main tremblante, malgré les instances, les larmes, & les oppositions de l'inconsolable Sophie. Dieu ! .... ô Dieu ! ... Mon ami, toutes les graces, toutes les vertus, tout ce que j'adorois, immobile, enseveli dans un sommeil éternel ! ... attendu au sein de la terre !... & j'ai pu y survivre ! .... Madame de Syrcé .... elle n'étoit plus, elle venoit d'expirer ... elle n'étoit plus ; mais la pâleur du trépas n'étoit point encore sur son front, & la mort même n'avoit pu la défigurer. Elle vit encore, m'écriai-je ! à l'instant, je saisis

ses mains, ses mains glacées que je réchauffe dans les miennes. Je cherche à ranimer de mon souffle quelque souffle égaré d'une vie, hélas ! qui étoit disparue. Je lui parlois comme si ma voix avoit pu arriver jusqu'à elle ; c'est ton amant, c'est lui, c'est lui qui veille à tes côtés ; renais, ô la plus tendre des femmes, la plus honnête, la moins connue ; renais aux cris de la douleur, à la voix de l'amour : mais, quand des signes trop certains m'eurent assuré du malheur horrible dont je doutois toujours, je ne fus plus maître de mes transports. Je m'attachois à ces restes inanimés, je les couvrois de pleurs, je les pressois dans mes bras, je ne pouvois m'en séparer. C'étoit un trésor que je disputois, que j'envioIs à la tombe. En vain Sophie éplorée me conjuroit de sortir avant que Madame de Sancerre revint à elle. Laisse-moi, lui dis-je ; je veux que les yeux de cette

malheureuse mere me voyent en s'ouvrant expirer à côté de sa fille, de sa fille que j'ai perdue, de sa fille dont je suis l'assassin. Je veux que tout mon sang coule sur ce lit de mort, & rejaillise sur ma victime. Fais monter les domestiques, qu'ils me déchirent, qu'ils m'immolent à leur maîtresse, qu'ils la vengent..... Ce dernier mot m'éclaira.

Au milieu de tant d'objets cruels, l'idée, l'affreuse idée de l'auteur de tous mes maux vint se remontrer à moi. Je sortis, je volai chez lui, tous mes mouvemens étoient convulsifs; j'étois poussé par les furies. Je trouve le Duc qui rentroit: me reconnoissez-vous, lui dis-je; vous voyez le plus malheureux des hommes, & le plus malheureux par vous. Ma pâleur, mon effroi, mon trouble, vous annoncent que j'ai tout perdu. Il ne me reste que la vie; elle me pése; venez me l'arracher, ou périr de ma main.

Suivez-moi ; il y consentit . . . & cet homme avoit du courage !

Pendant que nous marchions, le monstre plaisantoit, & je frémissois de colere. Arrivé sur le lieu, il se mit en garde avec un sourire ironique qui redoubla ma fureur. Je fondis sur lui, son sang-froid ne put le sauver, & je défendis de rage une misérable vie, que mon désespoir auroit sans doute abandonnée, j'atteignis, je perçai le cœur, l'infâme cœur qui avoit flétri, corrompu, déchiré le mien. Le Duc se débat, tombe, chancele & meurt : mais, vous l'avouerai-je ? je ne pus le voir expirer, sans une pitié que le barbare ne méritoit pas.

Après ces horribles secousses je sentis ma foiblesse, & j'eus bien de la peine à me traîner chez mon pere. C'est de ma chambre que je vous écris, les yeux rouges de larmes, me détestant moi-même, abhorrant la lumiere . . . ah! bientôt. . . . .

Adieu, le plus vertueux des hommes ; dans l'univers je ne puis plus regretter que mon pere & vous..... Mon heure est venue..... Adieu.



LETTRE

LETTRE LII.

Du Chevalier de Gérac, au Comte de Mirbelle.

MON pere est à l'extrémité... je ne puis le quitter, je ne puis voler à vous. Que m'avez-vous écrit ? *votre heure est venue*, je frissonne.... Je dépêche un Courier, j'espere qu'il arrivera assez tôt, & que vous serez sensible au désespoir, aux craintes, aux instances de l'amitié. La douleur ne rend point barbare. Hélas ! mes larmes coulent, & je ne prétends pas vous consoler. Pleurez, malheureux, pleurez ; mais vivez, vivez pour votre pere, votre famille, votre ami ; c'est le dernier vœu de celle que vous aimâtes, & c'est moi qu'elle en a rendu le dépositaire. Je vous offre une retraite ; venez, vous y serez libre, in-

connu, si vous voulez l'être. Nous avons des rochers, des forêts, tout ce que cherche une ame inconsolable. Si vous le desirez, je ne vous y suivrai pas; si mes pleurs ne vous sont point à charge, je les confondrai avec les vôtres. Mais peut-être en cet instant.... infortuné, prenez pitié de vous-même, de moi! je tremble pour les jours de mon pere; hélas! s'il m'est ravi, me laisserez-vous seul au monde? je n'en puis dire davantage...: Les moments me sont chers... un seul.... je ne respire point.... je frémis.....

Adieu, gardez-vous..... adieu; cruel ami.



LETTRE LIII.

Du Comte, au Chevalier.

Pour comble de malheur, je vis encore. A peine j'avois écrit ma Lettre; à peine je l'avois remise à mon valet de chambre, que mon pere parut à mes yeux; son aspect me terrassa. Mes gens, effrayés de mon désespoir, l'en avoient averti. Il étoit pâle, tremblant, il recula d'effroi, lorsqu'il apperçut entre mes mains l'arme qui m'alloit délivrer d'une exiſtence que j'ai en horreur.... Malheureux! me dit-il..... fils dénaturé!... mon fils, mon cher fils!..... Elle est morte, m'écriai-je.... j'en suis la cause... elle est morte!... laissez-moi mourir. A ces mots, je tombe évanoui... Une fievre violente, le transport, des accès de rage succederent à cet état

d'anéantissement.... Hélas ! je revins à moi. Que vis-je , ô mon ami !... mon pere me pressant contre son sein, m'arrosant de ses larmes, me conjurant de vivre ! Veux-tu désespérer ma vieillesse ? veux-tu que je la traîne dans le deuil, l'amertume, les regrets, sans appui, sans consolation, sans toi ?.... veux - tu enfoncer le poignard dans le cœur d'un pere ? n'est-tu pas assez coupable ? Mon fils, jurez-moi de ne point attenter à vos jours : à ce prix je vous pardonne. J'ai appris votre combat avec le Duc, j'en sçais les suites.... ne craignez rien , vous êtes trop malheureux pour que je vous accable. Fuyez pour quelque tems , j'obtiendrai votre grace : mais faites-moi le serment que j'exige. Je vous l'ordonne... mon fils, mon cher fils !.. je voulus me précipiter à ses genoux. La nature commandoit ; qu'elle a de pouvoir ! j'ai promis de souffrir.

En obéissant à mon pere, j'aurai le triste plaisir de satisfaire à des ordres encore plus puissans sur moi que les siens, aux ordres cruels & touchans qui développent si bien l'ame sensible, l'ame adorable, à laquelle enfin vous rendez justice.... J'eusse été trop heureux de la suivre. Ma Lettre écrite, je pars, je vais m'ensevelir dans une des terres de mon pere, à deux cens lieues d'ici. La vôtre, mon cher Chevalier, est trop voisine de Paris, de ce séjour odieux pour moi; je vais dans une solitude profonde & qui me plaira, être tout entier à mes ennuis, y chercher l'ombre des bois les plus épais, m'attacher à toutes les images du tombeau, faire retentir mon désert des noms sacrés de deux objets charmans que j'ai perdus, que je regretterai toujours. Je suis trop infortuné pour m'offrir même à vos yeux. J'ai besoin d'être seul, de me nourrir de mes larmes, & je ne mérite pas

qu'elles soient essuyées de la main d'un ami ; c'es une consolation trop douce, je n'en veux pas. Moi, me consoler ! moi ! ah ! jamais.... j'aurai le courage de tenir ma parole, je n'attenterai point à mes jours, mais les chagrins les termineront. Je mourrai jeune, je vis dans cet espoir, &, jusqu'à ce terme souhaité, je jure par la tombe où Madame de Syrcé repose, de ne former aucun lien, de vivre isolé, d'exister pour la douleur, & de porter au cercueil un cœur fidèle à l'ombre chere & plaintive d'une femme idolâtrée. Est-il un mortel plus à plaindre que votre ami ? Je prive l'humanité de deux femmes qui l'honoroient : l'une est morte !.... l'autre s'est ensevelie dans un cloître. Elle est aux Carmélites de ***. Je suis obligé de fuir, de m'arracher du sein d'un pere, & je reste seul dans la nature... pour avoir écouté les conseils *d'un homme frivole !*

Puisse au moins mon exemple effrayer tous ceux qui se font un jeu de l'inconstance & de la perfidie ! Qu'ils me contemplent, ils frémiront, & peut-être ils seront corrigés.

FIN.

AVIS DU LIBRAIRE.

On trouve chez Delalain une Edition nouvelle de toutes les Œuvres de M. D. revues & corrigées par lui-même, en onze Volumes, d'un format commode, & avec les mêmes Planches que dans le grand papier. Le même Libraire vient de publier la seconde Edition des Sacrifices de L'Amour, *avec des changements considérables. On a imprimé à la suite de cet Ouvrage Sylvie & Molézoff, Anecdote Angloise, imitée de Pomfret.*



DaB





